3 1761 07321954 5

M
1732
R65R4
t.3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildechanson03roll

# RECUEIL

DE

# CHANSONS POPULAIRES

R (495

# RECUEIL

DE

# CHANSONS POPULAIRES

PAR

E. ROLLAND

---

TOME III

2372
26/4/90

PARIS
CHEZ L'AUTEUR, 6, RUE DES FOSSÉS-St-BERNARD

—

Février 1887.

M
1732
R65R4
t. 3
φ

# RECUEIL DE CHANSONS POPULAIRES

## CLXXVII. — LES TROIS ENFANTS RESSUSCITÉS PAR SAINT NICOLAS.

a)

Saint Ni-co-las a-vait trois en-fants, L'un pe-

·tit et les au - tres grands; Ils ont de-man-dé

le con-gé d'al-ler jou-er jusqu'à sou-per.

Saint Nicolas avait trois enfants
L'un petit et les autres grands,
Ils ont demandé le congé
D'aller jouer jusqu'à souper.

Ils sont allés et tant venus
Que le soleil on n'a plus vu ;
Ils sont allés chez un boucher
Pour y demander à loger.

— Boucher, boucher, oh ! loge-nous,
Fais cela par pitié pour nous.
— Allez, allez, mes beaux enfants,
Nous avons trop d'empêchements. —

Sa femme qui était derrière lui
Bien vitement le conseillant :
— Ils ont, dit-elle, de l'argent,
Nous en serons riches marchands.

— Venez, venez, mes beaux enfants,
Nous prendrons peine à vous loger. —
A peine furent-ils entrés
Qu'ils ont demandé à souper.

On les a fait fort bien souper
Aussi bien blanchement coucher.
Quand ce fut venu vers minuit,
Prenant son couteau il partit.

Il les a pris, les a tués,
Dans un tonneau les a salés.
Quand c'est venu au bout d'sept ans,
Voilà le père des trois enfants :

— Boucher, boucher, oh! loge-moi,
Si tu n'as pas trop d'embarras.
— Venez, venez, saint Nicolas,
Nous prendrons peine à vous loger. —

Mais à peine fut-il entré
Qu'il a demandé à souper.
On lui apporte du jambon ;
Il n'en veut pas, il n'est pas bon.

On lui apporte du rôti,
Il n'en veut pas, il n'est pas cuit ;
On lui apporte du lapin,
Il n'en veut pas, il n'a pas faim.

— Apportez-moi de ce salé
Qu'il y a sept ans que vous avez. —
Quand le boucher entendit cela,
Bien vitement il se sauva.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Demande-moi pardon, tu l'auras ;
Mais ta femme ne l'aura pas,
C'est elle qui t'a conseillé. —

Elle s'est pendue et brûlée
Dessus la place du marché.
Saint Nicolas de ses trois doigts
Ces trois enfants ressuscita.

A dit saint Pierre : j'ai bien dormi,
A dit saint Jean : et moi aussi.
A ajouté le plus petit petit :
Je croyais être en paradis.

Complainte recueillie à Monthermé (arrt de Mézières, Ardennes) par M. Nozot, en 1857. — *Poésies pop. de la France,* Mss. de la B. N., t. VI, fts 122.

*b*) Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs;

S'en vont un soir chez un boucher.
— Boucher, voudrais-tu nous loger?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a de la place assurément. —

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en petits morceaux
Mis au saloir comme pourceaux.

Saint Nicolas au bout d' sept ans
Saint Nicolas vint dans ce champ.
Il s'en alla chez le boucher:
— Boucher, voudrais-tu me loger?

— Entrez, entrez. saint Nicolas,
Il y a d'la place, il n'en manque pas. —
Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.

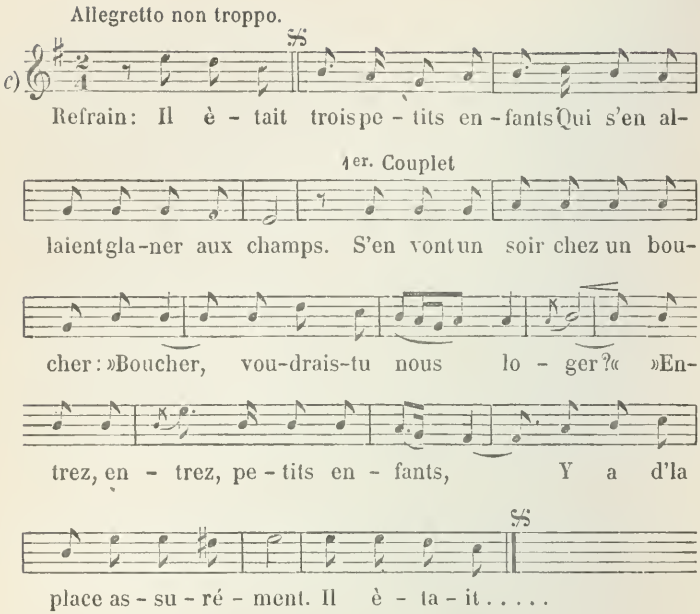
— Voulez-vous un morceau de jambon?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon.
— Voulez-vous un morceau de veau?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

Du p'tit salé je veux avoir
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir. —
Quand le boucher entendit cela
Hors de sa porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu te pardonn'ra. —
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : j'ai bien dormi!
Le second dit: et moi aussi!
Et le troisième répondit:
— Je croyais être en paradis.

Chanson du Valois (Ile-de-France), recueillie par GÉRARD DE NERVAL. — GÉRARD DE NERVAL, *La Bohême galante*, Paris, 1855.




*Il était trois petits enfants*
*Qui s'en allaient glaner aux champs* [1].

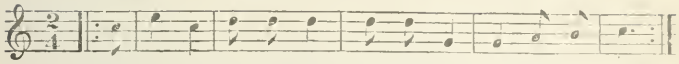
S'en vont un soir chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a d'la place assurément.
*Il était trois petits enfants*
*Qui s'en allaient glaner aux champs*..Etc. etc.

*(Voir, pour la suite des paroles, ci-dessus, la version recueillie par Gérard de Nerval.)*

Armand Gouzien : *Légendes campagnardes.* 1. La *Légende de saint Nicolas*, recueillie par Gérard de Nerval, musique de Armand Gouzien. Paris, feuille volante grand in-4° de 4 pages. Au Ménestrel, 2, rue Vivienne. Sans date.

1 M. A. Gouzien a fait de ces deux premiers vers de la chanson de Gérard de Nerval, le refrain de chacun de ses couplets.

## CLXXVIII. — LA MÈRE RESSUSCITÉE PAR JÉSUS-CHRIST.

a) 

Je sais u-ne complain-te de trois pe-tits en-fants.

Je sais une complainte
De trois petits enfants, } *bis.*

Dont la mère était morte
Et le père remarié } *bis.*

Avec une méchante femme
Qui battait [1] ses enfants. } *bis.*

Le plus petit demande
Un petit morceau d'pain. } *bis.*

Un grand coup d'pied dans l'ventre
Le renversa par terre. } *bis.*

Le plus grand le relève :
— Relève-toi, cher frère ; } *bis.*

Venez, venez, mes frères,
Nous irons au cimetière, } *bis.*

Nous irons au cimetière
Retrouver notre mère. — } *bis.*

En leur chemin rencontrent
Notre Seigneur Jésus-Christ : } *bis.*

— Où allez-vous, trois anges,
Trois anges si petits ? } *bis.*

— Nous allons au cimetière
Retrouver notre mère. } *bis.*

— Ne pleurez pas, trois anges,
Trois anges si petits. } *bis.*

— Relève-toi, pauvre âme,
Pauvre âme du paradis. } *bis.*

[1] *Variante :* pour élever. *Autre variante :* pour nourrir.

J' te donne quinz' ans à vivre, } *bis.*
Pour élever tes enfants. — }

Et les quinz' ans arrivent, } *bis.*
Ell' se mit à pleurer. }

Les enfants lui demandent : } *bis.*
— Qu'avez-vous à pleurer ? }

— Il me faut au cimetière } *bis.*
Retourner aujourd'hui. }

— Ne pleurez pas, chère mère, } *bis.*
Nous irons avec vous. }

Complainte très connue à Paris et dans les environs.

*b*) Qui veut savoir complainte
De trois petits enfants
Que ieue mée [1] alle est morte
Trois jours y a pas longtemps ?

Le pus p'tit des trois frées [2]
I demande à téter ;
La mauvaise belle-mée [3]
Dans le feu l'a jité [4].

Le pus fort des trois frées
Le prend, l'a ramassé :
— Allons sercher [5] nout' mée
Qu'a venne nous nourrer [6] ?

— Où allez-vous, trois anges,
Anges du paradis ? —
Nous allons qu'ri [7] nouter mée
Qu'a venne nous nourri. —

Dans ieu [8] chemin rencontrent
Saint Piée, aussi saint Jean ? .....

— Leuve-toi, belle Isabelle,
Va-t-en voir tes enfants.

1 Leur mère. 2 Frères. 3 Belle-mère. 4 Jeté. 5 Chercher. 6 Qu'elle vienne nous nourrir. 7 Quérir, chercher. 8 Leur.

— Jésus, ma douce mée,
Comben m'y donnez-vous ?
— Va pendant sept années,
Va de nuit, arvins [1] de jour. —

Pendant les sept années
Les a ben vesités [2].
Au bout de la septième
A [3] s'est pris' à pleurer.

— Qu'av'ous, nouter très chée mée,
Qu'av'ous tant à pleurer ?
— Mes enfants, je vous pleure,
Que je veux vous quitter.

— Héla ! ma très chée mée,
De faim je mourirons [4] !
— Non, mes chées compaignies,
Les bons mond's vous nourront [5].

— Héla ! ma très chée mée,
Diors [6] nous coucherons donc ?
— Non, mes chées compaignies,
Les bons mond's vous log'ront.

— Héla ! ma très chée mée,
Les poux nous mangeront !
— Non, mes chées compaignies,
Les bons mond's vous pign'ront [7]. —

A la fousse à ieue mée
Is ieux sont en allés :
— Nous vous sercher nout' mée
Qu'a venne nous emmener.

Chanson recueillie à Bengy-sur-Craon (Cher), par M. Ribault de Laugardière. — *Poésies pop. de la France*, Mss. de la B. N. tome I, f^es 102.

c) — Ah ! Jacques, si je meurs
Ne te r'marie donc mie ;
Nos trois petits enfants,

1 Reviens. 2 Visités. 3 Elle. 4 Nous mourrons. 5 Nourriront. 6 Dehors. 7 Peigneront.

Eh! quoi deviendront-i?
— Va, va, meurs-y toudi,
N'te r'tourne point de mi [1]. —
Le jour de l'enterr'ment
Jacques il a eu un ban [2];
Le jour de son service [3]
Jacques il se remarie.
A la première nuit
Qu' sa femme couche avec lui
Le plus petit des trois
La tett' [4] lui demandit;
Ell' se retournit,
Un soufflet lui donnit.
Elle dit au plus grand :
— Rapais' moi cet enfant,
Si tu ne l'rapais' pas
J'vas t'en donner z'autant.
— Taisez, taisez, mo frère,
Ce n'est mi' là no mère.
No mère elle est dans l'terre
Là bas dans l'cimentière,
S'il plaît au Dieu de gloire
Demain nous l'irons voir. —
Le lendemain matin
Les trois enfants partis
Dans leur chemin rencontrent
Notre Seigneur Jésus-Christ :
— Où allez-vous, trois anges,
Trois anges aussi petits ?
— Nous allons voir no mère
Qu'elle est en terre pourrie.....
Son âme en paradis. —
Quand c'est v'nu à la fosse
A deux genoux s' sont mis :
— Doulce Vierge Marie,
No mère n'est-elle point ci ? —
Aussitôt la parole
La terre s'est ouvrie.
La mère prend le plus p'tit,

1 Meurs toujours, ne t'inquiète pas de moi. 2 Publication de mariage.
3 Service religieux, messe de commémoration. 4 Le sein.

A son écour [2] l'assit ;
Elle prend le moyen
A son côté le mit.
Elle dit au plus grand :
— Reva-t-en, mon enfant,
Va-t-en servir ton père
Et ta maràte mère.
Si elle te donne du pain
Baise-lui ta bell' main [2],
Si elle te donne de l'eau
Défais-lui ton chapeau,
Si elle te mène à la messe
Tiens-toi bien derrière elle ;
Si ell' te demande :
— Qui t'a si bien appris ?
— C'étoit ma pauvre mère
Qu'ell' est en terre pourrie. —
Ell' n'li donna mi' d'l'eau,
Li donna du pureau,
Ell' n'li donna mi' d'pain
Li donna du levain...
— Relève-toi, chrétienne,
Relève-toi de terre,
Je te donne quinze ans
Pour élever tes enfants.
Les quinze ans écoulés
La mèr' s' met à pleurer.
Le plus vieux lui demande :
— Mèr', qu'avez-vous à pleurer ?
— Je suis sortie de terre
Il faut y retourner.
— Ne pleurez pas, chère mère,
Nous sommes tous élevés ;
Si vous r'tournez en terre
Nous irons vous r'trouver.

Chanson wallonne recueillie par M. ALEXANDRE FAVIER, et publiée par M. TH. DE PUYMAIGRE dans la *Revue de l'Est*, Metz, 1868, in-8°, t. V, p. 25.

1 Dans son giron. 2 Envoie-lui un baiser de ta belle main, de ta main droite.

*d)* Iéu sabe uno coumploncho
Sus tres manitz [1] efons.
Iéu sabe uno coumploncho
*Ailas!*
Sus tres manitz efons (*bis*).

Toutes tres s'encaminou [2]
Toutes tres en plouran.

— Ount anas, tres angetos,
Ount anas tan mati?

— Anan al cementeri
Nostro maïre sounà [3].

— Reviraz-vous [4], angetos,
La farai reveni.

— Relève-toi, Marie,
Va nourrir tes enfants.

— Ieu n'ai pas la pouissanso
De nourri mous efons.

— Puissance je te donne,
Puissance pour sept ans. —

— Al soun [5] de set annados
Mous efons seron bels [6].

N'i faren un avesque
Et l'autre capelan;

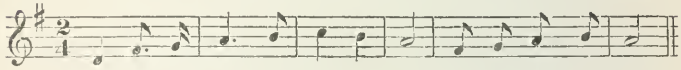
Lou pu jouve de toutes
Demandaro soun pan.

Chanson recueillie dans le canton de Lasalle (Gard), par M. P. Fesquet.

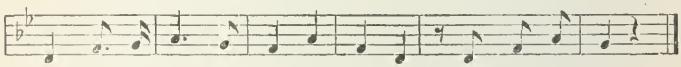
---

## CLXXIX. — L'ENFANT AU BERCEAU PARLE POUR DÉNONCER UN CRIME.

*a)*



Allons au bois, charmante bru-ne, Allons au bois;



Nous trouverons le serpent verde, Nous le tuerons.

— Allons au bois, charmante brune,
Allons au bois
Nous trouverons le serpent verde (*sic*)
Nous le tuerons.

Dans une pinte de vin rouge
Nous le mettrons.
Quand ton mari viendra de chasse
Grand soif aura.

1 Petits. 2 Se mettent en chemin. 3 Appeler. 4 Retournez sur vos pas. 5 Au bout, *mot-à-mot* au sommet. 6 Beaux, grands.

— Tirez du vin, charmante brune,
Tirez du vin;
— Oh! par ma foi! mon amant Pierre,
N'y a de tiré. —

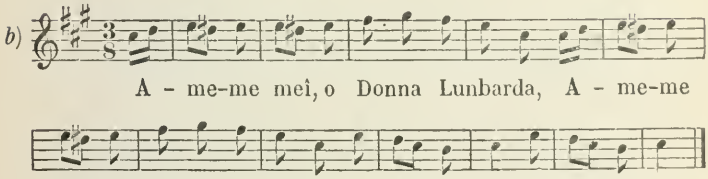
L'enfant du bret [1] jamais ne parle,
A bien parlé :
— Ne buvez pas de ça, mon père,
Car vous mourrez.

— Buvez-le, vous, charmante brune,
Buvez-le, vous.
— Ah! par ma foi! mon amant Pierre,
N'ai point de soif.

Ell' n'a pas bu demi-verre,
S'est renversée;
Elle n'a pas bu le plein verre,
A trépassé.

Ah! maudit soit le fils d'un prince,
Le fils d'un roi!
Il m'a fait prendre un abivrage [2]!
Mourir me faut!

Chanson recueillie à Mauriac (Cantal), par M. Em. DELALO, — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. III, feuillets 126 et 508.




— Ameme meî, Donna Lunbarda, (*bis*).
Ameme meî, ameme meî.

— E cume mai vulivo ch' i' v 'amo,
Ch' i' gò el mareî, ch' i' gò el mareî.

1 Berceau. 2 Breuvage.

— E quil bricone del tu' mareî,
Farlo mureî, farlo mureî.

— E cume mai vulivo ch' i' faça,
Farlo mureî, farlo mureî?

— E va in el uorto del tu siur pare,
Ti la truverai, ti la truverai;

E oûna tiesta de quilo serpente,
Ti la pilgierai, ti la pilgierai.

E in fra miezo de quili dui sassi,
Ti la pesterai, ti la pesterai;

E in t' un biciero de veîno biel, bianco,
Ti la meterai, ti la meterai.

Vignerà a casa lu tu' mareî,
Cu 'na gran sè, cu 'na gran sè.

— Dame da bivi, Duona Lunbarda,
Dame da bivi, chè meî go sè.

— Prendi li ciave de la credenza,
Che xi un biciero pieno de veîn.

— Cuoss'à stu veîno, Duona Lunbarda,
Cusseî inturbiùs, cusseî inturbiùs?

Sarà stà i toni de l'altra sira,
Ch' i l'à inturbià, chi l'à inturbià.

— Bevilo vui, Duona Lunbarda,
Bevilo vui, che meî nun gò sè. —

La preîma giussa che l'uò bivoûto,
Duona Lunbarda moûta culur.

La tierza giussa che l'uò bivoûto,
Duona Lunbarda in tiera cascò.

La quarta giussa che l'uò bivoûto,
Duona Lunbarda muorta de doûto.

— E maladita quila de Franza[1],
Ch' el m' à insegnato a fare asseî.

1 Variante: E malagnaso quil ri de Franza.

E mi cardivo de farghela a i altri,
Manco ch' i altri me l'à fatta a mei.

Chanson de l'Istrie. — ANTONIO IVE, *Canti popolari istriani*, Torino, 1877, p. 328.

c) — Perché nu' mm'àmi, Donna Lombarda, (*bis*)
Perché nu' mm'à'mi, perché nu' mm'à'mi?

— Comme voï ché tt'ami, sagra corona, (*bis*)
Chè cciò el mari, chè cciò el mari?

— Si cciai marito, fallo morire, (*bis*)
T'insegnero, t'insegnero.

Va' ggiu nell' orto del signor padre (*bis*)
Chè cc'è un serpè, chè cc' è un serpè.

Prendi la testa di quel serpente (*bis*)
Pistela bbè, pistela bbè.

Mettila dentro d'un caratello (*bis*)
Del vin più bbon, del vin più bbon.

Verra a ccasa lo tuo marito (*bis*)
Co' 'na gran sé, co' 'na gran sé.

— Damme da bbeve, Donna Lombarda, (*bis*)
Ch' hò 'na gran sé, ch' hò 'na gran sé.

— Cos' ha 'sto vino, Donna Lombarda, (*bis*)
Ch' è ttanto néro, ch'è ttanto néro?

— Sarà li toni dell' altra sera, (*bis*)
L'intorbidi, l'intorbidi. —

Rispond' il fanciullo di nove mesi: (*bis*)
— Papa, nun bevi chè cc' è 'l velé! —

Il cavaliere cavò la spada (*bis*)
Et la testa glié féce salta,

E la testa de Donna Lombarda (*bis*)
S'andett a pposa, s'andett a pposa.

Questo succed' a le donne tiranne (*bis*)
Ché nun vonno bbene a ssuo mari!

Chanson des environs de Rome. F. SABATINI, *Saggio di canti popolari romani*. (Dans *Rivista di letteratura popolare*. Roma, 1878, p. 19.)

*d*) — Donna Lombarba, perché nu' mm'ami? (*bis*)
— Perché hò mmari, perché hò mmari,

— Si hai marito, fallo morire (*bis*)
T'insegnerò, t'insegnerò.

Va ggiù al giardino del signor padre (*bis*)
Ché cc' è un serpè, ché cc' è un serpè;

Pija la testa de quel serpente (*bis*)
Pistela bbè, pistela bbè;

Mettila dentr' a 'na carafina (*bis*)
Del vin piu bbò, del vin piu bbò.

Quanno viè a ccasa il tuo marito (*bis*)
Daglie da bbé, daglie da bbé. —

Vien il marito tutt assetato; (*bis*)
— Donna Lombarda, damme da bbé. —

— Quale volete del bianc o dé rrosso? (*bis*)
— Di quel piu bbo, di quel piu bbo.

Cos' hà sto vino ch' è ccosi ttorbido? (*bis*)
.....

Li toni e llampi dell' altra sera (*bis*)
L'intorbidi, l'intorbidi. —

Parl' un fanciullo de nove mesi: (*bis*)
— Papa, nun beve, ché cc' è 'l velé!

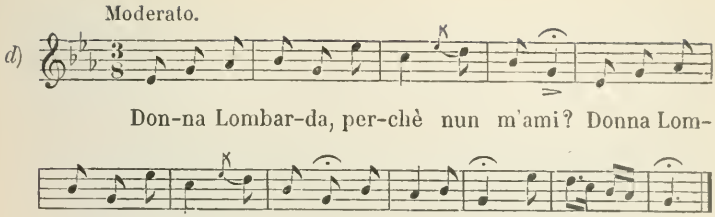
— Donna Lombarda, bbevi sto vino, (*bis*)
Si ttu nun bbevi, t'ammazzerò.

— Guarda 'sta spada ch' iò tengo al fianco (*bis*)
T'ucciderò, t'ucciderò. —

Il primo sorso chè lléi né bbéve, (*bis*)
Sé stramorti, sé stramorti.

L' secondo sorso ché llei né bbeve (*bis*)
Cadd' e mmori! cadd' e mmori!

Chanson des environs de Rome. IDEM, *ibidem*, p. 20

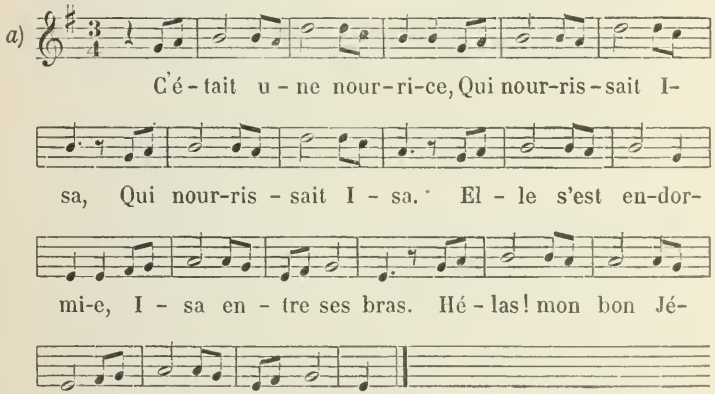



Mélodie recueillie dans les environs de Rome par M. PARISOTTI. (*Rivista di letteratura pop.* Roma, 1878, p. 194.)

(Les paroles sont à peu de chose près les mêmes que celles de la chanson précédente.)

---

## CLXXX. — LA NOURRICE QUI TROUVE SON NOURRISSON MORT.




C'était une nourrice
Qui nourrissait Isa (*bis*)
Elle s'est endormie
Isa entre ses bras,
*Hélas! mon bon Jésus,*
*Ne m'abandonnez pas!*

Quand elle s'éveilla
En cendre le trouva.

Elle cria si fort
Que la mère en trembla.

— Qu'as-tu, qu'as-tu, nourrice?
Apporte-moi Isa.
— Oh! non, madame, il dort,
Je ne l'éveillerai pas.

Je vais à la rivière
Laver les draps d'Isa. —

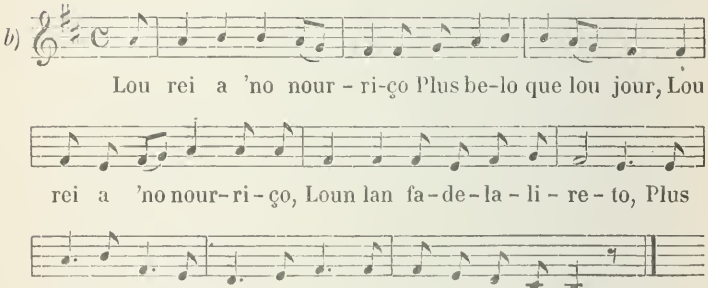
Dans son chemin rencontre
Le grand saint Nicolas.

— Où vas-tu donc, nourrice,
Où vas-tu donc si tard ?
— Je vais à la rivière
Laver les draps d'Isa.

— Tu as menti, nourrice,
Te noyer tu t'en vas.
Retourne-t-en bien vite,
Isa tu trouveras ;
Dans les bras de la Vierge
Tu le retrouveras.
Remercie bien la Vierge
D'avoir sauvé Isa.

Tu garderas les jeûnes
Que l'Église prescrira,
Et tu feras la fête
Du grand saint Nicolas.
*Hélas ! mon bon Jésus,*
*Ne m'abandonnez pas !*

Chanson du Maine-et-Loire recueillie en 1855. — *Poés. pop. de la Fr.* Mss. de la B. N., t. IV, f^os 514.




Lou rei a 'no nourriço
Plus belo que lou jour,
Lou rei a 'no nourriço,
*Loun lanfa delalireto*
Plus belo que lou jour
*Liroun lanfa delarira.*

Elo s'es endourmido
Lou Dauphin au coustat,

Mai quand s'es revelhado,
L'a trouvat estouffat.

N'en pren sa courbelheto
Les pedas vai lavar.

Lou rei qu'es en fenestro
La regardo passar :

— Et ounte vas, nourriço,
Que Dauphin plourara?

— N'aguetz pas poou, moun mestre,
Iou l'ai ben malhoutat.

— Entouerno-te, nourriço,
Servanto l'y anara. —

La nourriço s'entouerno,
Plourant et souspirant.

— Mai que n'as-tu, nourriço,
Que sies tant' estounad!

— Pardoun, pardoun, bęou sire,
Vous l'auge pa' avouar.

— Ah! digo tout, nourriço,
Te sera pardounat.

— Iou me siou endourmido,
Lou Dauphin au coustat;

Quand me siou revelhado
L'ai trouvat estouffat. —

Au bout de tres quarts d'ouros
La mandoun pendourar.

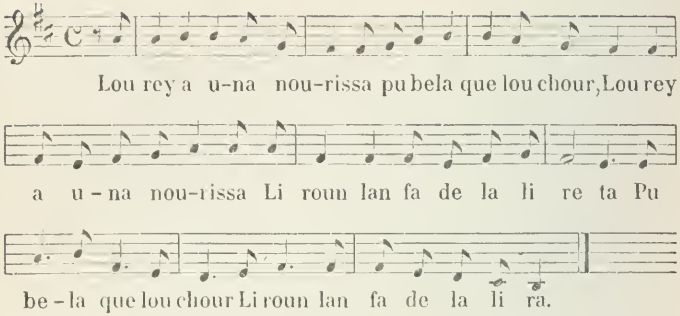
Quand es sur la poutenci
Dauphin s'es revelhat :

— N'en pendetz pas ma maire,
Que l'a pas meritat;

Pendetz n'en la servanto
Que m'avie 'mpouisounat.

Chanson provençale. — Damase Arbaud, *Chants populaires de la Provence*, 1862, I, 105.

c)




Lou rey a una nourissa
Pu bela qué lou chour
Lou rey a una nourissa
*Liroun lanfa delalireta*,
Pu bela qué lou chour
*Liroun lanfa delalira.*

Ella s'es endourmida
Lou Daouphin aou coustat.

Quan s'es derebiada [1]
L'a troubat estouffat.

Alors ella ès sourtida
Per s'en ana nega.

Lou rey ero a la fenestra
Que la bechet passa.

— Ounte bas-tus, nourissa ?
Lou daouphin plourara.

— M'en baou a la ribiera
Pour laba mous drapous [2].

— Monta dins ta cambretta
Et baï t'en courdura [3]. —

Aou premié coup d'aguya
La justissa mounta.

Aou secoun cop d'aguya
La poutencia en dressat [4].

Quan seguet su l'escala
L'escala à pencha [5]

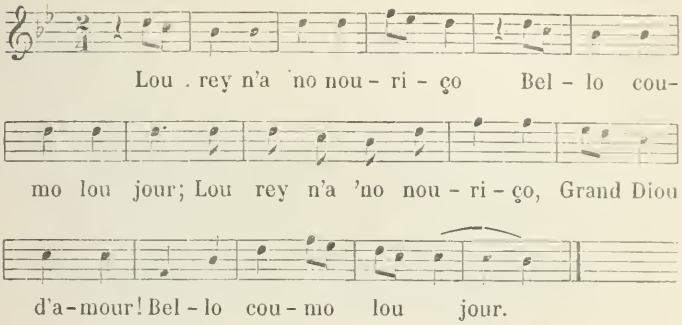
Lou Daouphin a parlat :
— Penchèz pas ma nourissa,

N'ou a pas meritat ;
Aco's era una flcouma [6]
Qué m'abié estouffat.

Chanson recueillie à Montpellier en 1854 par M. Germain, doyen de la faculté des lettres de Montpellier. — *Poës. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. IV, f^os 517.

1 Réveillée. 2 Mes langes. 3 Coudre. 4 La potence ils ont dressée. 5 L'échelle à pendre, l'échelle où l'on pend. 6 C'était une glaire qui m'avait étouffé.

Andante.

d) 


Lou rey n'a 'no nouriço
Bello coumo lou jour,
Lou rey n'a 'no nouriço,
*Grand Diou d'amour!*
Bello coumo lou jour.

Ello s'es endourmido
Lou Doouphin din leï bras.
Ello s'es endourmido,
*Grand Diou, hélas!*
Lou Doouphin din leï bras.

Quan s'es derevilhado [1]
L'a trouva estoufa!

Lou pren et lou mailhoueto [2],
Dis que s'en va lavar.

Lou rey n'ero en fenestro
Que l'a visto passar.

—Mount'anas-vous, nouriço?
Lou Doouphin plourara [3].

— N'aguès pas poou que ploure
L'aï troou ben mailhoueta. —

Va far dire uno messo
A Nouestro Damo de Pieta.

Oou premier Evangilo
L'enfant n'a souspira.

Oou darrier Evangilo
L'enfant s'es releva,
Oou darrier Evangilo
*Grand Diou, hélas!*
L'enfant s'es releva.

Chanson recueillie en Provence. — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. IV, f^os 516.

1 Réveillée. 2 Elle le prend et l'emmaillotte 3 Pleurera.

## CLXXXI. — LA DAME ENLEVÉE PAR LES TSIGANES.

a)

The Gyp-sies came to our Lord's gate And

wow but they sang sweetly, They sang sae sweet and sae

ve - ry compleat, That down came the fair La-dy And

she came trip-ping down the stairs, And a' her maids be-

tr tr

fore her; As soon as they saw her well - far'd face, They

tr

coost the gla - mer o'er her.

The Gypsies came to our Lord's gate
And wow but they sang sweetly;
They sang sae sweet and sae very compleat,
That down came the fair Lady.

And she came tripping down the stair,
And a' her maids before her;
As soon as they saw her well-far'd face,
They coost the glamer o'er her.

— Gae tak frae me this gay mantile,
And bring to me a plaidie,
For if kith and kin and a' had sworn,
I'll follow the gypsie laddie.

Yestreen I lay in a well-made bed,
And my good lord beside me;

This night I'll ly in a tenant's barn,
Whatever shall betide me.

And when Our Lord came hame at een,
And speir'd for his fair Lady,
The tane she cry'd, and the other reply'd:
She's awa with the Gypsie laddie.

*Traduction.* — Les Tsiganes arrivèrent à la porte de Notre Lord et bien sûr ils chantèrent si agréablement, et d'une manière si parfaite, que la jolie Lady descendit. Et elle descendit lestement l'escalier, ses servantes la précédant. Aussitôt qu'ils virent son joli visage, ils jetèrent un charme sur elle. — Otez-moi ce brillant manteau et apportez-moi un plaid [manteau écossais], car quand bien même mes parents et ma famille et tout le monde protesteraient, je veux suivre le gars Tsigane. Hier soir je couchais dans un lit bien fait, mon cher Lord auprès de moi, ce soir je coucherai dans une grange de fermier, quoi qu'il arrive. — Et lorsque notre Lord arriva à la maison le soir et qu'il demanda sa belle Lady, l'une se mit à pleurer et l'autre répondit : elle est partie avec le gars Tsigane !

Chanson anglaise d'Ecosse. — *A Selection of the most favourite Scots-Songs.* London, 1790, in-folio, p. 12.

*b*) There were seven Gipsies in a gang,
They were both brisk and bonny, O,
They rode till they came to the Earl of Castle's house
And there they sung so sweetly, O.

The Earl of Castle's Lady came down,
With her waiting maid beside her, O;
As soon as her handsome face they saw,
They cast the glamour o'er her, O.

They gave to her a nutmeg [1] brown,
Which was of the belinger O;
She gave to them a far better thing,
The ring from off her finger O.

1 Dans le pays de Liège la noix muscade est aussi employée pour les sortilèges d'amour :
« La jeune fille délaissée prend une noix muscade, elle y écrit avec la

The Earl he flang his purse to them,
For vow but they sung bonny, O;
Gied them red wine and manchet cake,
And all for the Gipsy laddie, O.

The Earl wad gae hunt in Maybole woods,
For blythsome was the morning O,
To hunt the deer wi' the yelping curs,
Wi' the huntsman bugle sounding, O.

The Countess went down to the ha'
To hae a crack at them fairly, O;
— And och, she cried, I wad follow thee,
To the end o' the world or nearly, O. —

He kist the Countess' lips sae red,
And her jimp white waist he cuddled, O;
She smoothed his beard wi' her luvely hand,
And a' for Gipsy laddie, O.

— And och, the cried, that I should love thee,
And ever wrong my Earlie, O,
I ken there's glamour in mine e'ee,
To follow a Gipsy laddie, O.

— Quo he: — Thou art ane Earl's Ladye,
And that is kent fu' fairly, O;
But if thou comest awa wi' me,
Thou 'lt be a queen so rarely, O.

I'm Johnny Faa o' Yetholm town,
There dwall my min and daddie, O;
And sweet Countess, I'm nothing less
Than king o' the Gipsy laddies, O. —

pointe d'un canif les noms de son infidèle et ses propres noms. Ensuite les cheveux du trompeur sont tournés sur la muscade gravée; celle-ci, coiffée de la sorte, est enterrée sous les racines d'un sapin. Plus la sève de l'arbre fait pousser la noix muscade, plus le jeune homme redevient amoureux de sa délaissée. Mais si la belle persiste à le dédaigner, le trompeur paie son ingratitude de sa vie. »

A. Hock, *Œuvres complètes*, t. III (*Croyances et remèdes pop. du Pays de Liège*), p. 214. Liège, 1872.

She pull'd off her high-heel'd shoes,
The were made of Spanish leather, O;
She put on her Highland brogues
To follow the Gipsy laddie, O.

At night, when My Lord came riding home
Enquiring for his lady, O,
The waiting maid made this reply :
— She's following the Gipsy laddie, O. —

— O now then, quo' the bonny Earl,
That ever siccan a thing suld be;
All ye that love, oh never build
Your nest upon the topmost tree.

For oh the green leaves they will fall,
And roots and branches wither, O;
But the virtue o' a leal woman,
I trow wad never swither. O.

Go saddle me my mylk white steed,
Go saddle it so sadly O,
And I will ride out oure the lea,
To follow her Gipsy laddie O.

Go saddle me my bonny black,
And eke my gray cowt quickly, O;
Gin I hae not Johnny Faa his head,
The de'il may claw me tightly, O.

Have you been east, or have you been west
Or have you been brisk and bonny, O,
Or have you seen a gay lady
Following a Gipsy laddie, O? —

He rode all the summers's night,
And part of the next morning, O;
At length he espied his own wedded wife,
She was cold, wet and weary, O.

The Leddy sabbed, the Leddy cried
And wrung her hands sae sadly, O;
And aye her moan was to the Earl.
To spare her Gipsy laddie, O.

— Why did you leave your houses and lands,
Or why did you leave your money, O,
Or why did you leave your own wedded Lord,
To follow the Gipsy laddie, O?

— O what care I for houses and lands,
Or what care I for money, O?
So as I have brew'd so I will drink,
So fare you well, my honey, O. —

They marched them to the gallows tree,
Whilst the Earl stood at the window, O;
And aye the smile was on his lip,
As he thocht on the Gipsy laddie, O.

There were seven Gipsies in a gang,
They were so brisk and bonny, O,
And they 're to be hang'd all in a row,
For the Earl o' Castle's Leddy, O.

*Traduction.* — Ils étaient sept Tsiganes en une bande, ils étaient alertes et gais, O; ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la maison du Comte de Castle et là ils chantèrent si gentiment! O! — La dame du Comte de Castle descendit, avec sa femme de chambre à côté d'elle. Aussitôt qu'ils virent son joli visage, ils jetèrent sur elle un charme. Ils lui donnèrent une noix muscade qui était *of the belinger* (?); elle leur donna une chose bien plus précieuse, l'anneau de son doigt. Le Comte leur jeta sa bourse pour ce que bien sûr ils chantaient joliment; il leur donna du vin rouge et du gâteau de fine farine. Tout cela pour le gars Tsigane! — Le Comte voulut aller chasser dans les bois de Maybole, car la matinée était radieuse, pour chasser le daim avec la meute aboyante, au son de la trompe de chasse. La Comtesse descendit dans la salle, pour plaisanter avec eux de la bonne façon.

— Eh! bien! s'écria-t-elle, je te suivrais volontiers jusqu'au bout du monde ou à peu près.

Il baisa les lèvres si rouges de la Comtesse et il caressa sa svelte blanche taille; elle, lui caressa la barbe de sa jolie main. Tout cela pour le gars Tsigane. — Oh! s'écria-t-elle, faut-il donc que je t'aime et que je trompe mon Comte! Je sais qu'il y a un charme sur mes yeux qui me force à suivre le Tsigane.

Il dit : tu es la dame d'un Comte, c'est très connu, mais si tu viens avec moi tu seras reine positivement. Je suis Jean Faa de la ville de Yetholm; c'est là que demeurent mon père et ma mère; belle Comtesse, je ne suis rien moins que le roi des Tsiganes. —

Elle ôta ses souliers à haut talon qui étaient faits en cuir d'Espagne, elle mit ses chaussures montagnardes pour suivre le Tsigane.

Le soir lorsque Milord revint à cheval à la maison et demanda sa femme, la femme de chambre répondit : Partie avec les Tsiganes ! — Est-il possible, dit le noble Comte, qu'une chose pareille arrive ! Vous tous qui aimez, ah ! ne bâtissez jamais votre nid sur l'arbre le plus élevé ! car les feuilles vertes tomberont, les racines et les branches se dessécheront, mais je n'aurais jamais cru que la vertu d'une femme fidèle pût se flétrir ! Sellez-moi mon coursier blanc comme le lait, sellez-le tristement (?) et je vais parcourir la prairie à la poursuite du Tsigane. Sellez-moi mon bon cheval noir et aussi mon poulain gris ; je veux que le diable m'étreigne si je n'ai pas la tête de Jean Faa !

Avez-vous été à l'Est, ou avez-vous été à l'Ouest ? ou avez-vous été alertes et vifs, avez-vous vu une gaie Lady suivre un gars Tsigane ? — Il chevaucha toute une nuit d'été et une partie du matin suivant; enfin il vit sa légitime épousée toute transie, mouillée et exténuée de fatigue. Et la Lady soupira, et elle pleura et se tordit les mains douloureusement ! Et toujours sa supplique était au Comte de bien vouloir épargner le Tsigane.

— Pourquoi avez-vous abandonné vos maisons et vos domaines, pourquoi avez-vous laissé votre argent ? pourquoi avez-vous laissé votre légitime époux pour suivre le Tsigane ? — Et que m'importent maisons, domaines et argent ! Comme j'ai brassé, je boirai, adieu mon miel ! — On les conduisit à la potence, le Comte les regardait de sa fenêtre et toujours le sourire était sur ses lèvres lorsqu'il pensait au gars Tsigane.

Et ils étaient sept Tsiganes en une bande, tous alertes et gais, O ! et ils furent pendus tous sur une rangée à cause de la femme du Comte de Castle ! O !

Chanson recueillie de la bouche du peuple par F. Sheldon. — Frederick Sheldon, *The Minstrelsy of the English Border*, London, 1847, in-8, p. 326-334.

---

## CLXXXII. — LE COMTE DAMNÉ POUR N'AVOIR PAS PAYÉ SES SERVITEURS.

Allegretto.

a) To - ta so - la feu - la vet-lla, Mu-ller lley-al? To-ta

so-la feu-la vet - lla, Viu-de-ta i - gual? No la

faig yo to - ta so - la, Comte l'Ar-nau, No la

faig yo to - ta so - la, Val - ga 'mDeu, val!

— ¿ Tota sola feu la vetlla,
Muller lleyal?
Tota sola feu la vetlla
Viudeta igual?
— No la faig yo tota sola,
Comte l'Arnau,
No la faig yo tota sola,
Valga 'm Deu, val!

— ¿ Qui teniu per companyia,
Muller lleyal?
Qui teniu per companyi'a,
Viudeta igual?
— Deu y la Verge Maria,
Comte l'Arnau,
Deu y la Verge Maria,
Valga 'm Deu, val!

— ¿ Ahont ne teniu las fillas,
Muller lleyal?
Ahont ne teniu las fillas,
Viudeta igual?
— A la cambra son que brodan,
Comte l'Arnau,

A la cambra son que brodan,
Seda y estam.

— ¿ Me las deixariau veure,
Muller lleyal?
Me las deixariau veure,
Comte l'Arnau?
— Massa las espantariau,
Viudeta igual?
— Massa las espantariau,
Valga 'm Deu, val!

— ¿ Ahont teniu las criadas,
Muller lleyal,
Ahont teniu las criadas,
Viudeta igual?
— A la cuyna son que rentan,
Comte l'Arnau,
A la cuyna son que rentan,
Valga 'm Deu, val!

— ¿ Ahont ne teniu els mosos,
Muller lleyal,
Ahont ne teniu els mosos,
Viudeta igual?
— A n-el llit son que reposan,
Comte l'Arnau,
A n-el llit son que reposan,
Valga 'm Deu, val!

— ¿ Pagueulos be la soldada,
Muller lleyal,
Pagueulos be la soldada,
Viudeta igual?
— Tant prest com l'hauran guanyada,
Comte l'Arnau,
Tant prest com l'hauran guanyada,
Valga 'm Deu, val!

— ¿ Per hont heu entrat vos ara,
Comte l'Arnau,
Per hont heu entrat vos ara,
Valga 'm Deu, val?

— Per la finestra enreixada,
Muller lleyal,
Per la finestra enreixada,
Viudeta igual.

— Ay! que me l'hauréu cremada,
Comte l'Arnau!
Ay! que me l'hauréu cremada,
Valga 'm Deu, val!
— Solament no l'he tocada,
Muller lleyal,
Solament no l'he tocada,
Viudeta igual.

— ¿ Qu'es aixo' que-os ix per la boca,
Comte l'Arnau?
Qu'es aixo que-os ix per la boca,
Valga 'm Deu, val!
— Malas paraulas qu'he ditas,
Muller lleyal,
Malas paraulas qu'he ditas,
Viudeta igual.

— ¿ Qu'es aixo que-os ix pels ulls,
Comte l'Arnau?
Qu'es aixo' que-os ix pels ulls,
Valga 'm Deu, val!
— Malas miradas qu' he dadas,
Muller lleyal,
Malas miradas qu' he dadas,
Viudeta igual,

— ¿ Qu'es aixo que-os ix per las aurellas,
Comte l'Arnau?
Qu'es aixo que-os ix per las aurellas,
Valga, 'm Deu, val!
— Son llamas de foch que ['m] creman,
Muller lleyal,
Son llamas de foch que ['m] creman,
Viudeta igual.

— Qu'es aixo que-os surt per las mans,
Comte l'Arnau?

Qu'es aixo que-os surt per las mans,
Valga 'm Deu, val?
— Las cosas mal manejadas,
Muller lleyal,
Las cosas mal manejadas,
Viudeta igual.

— ¿ Qu'es aixo que-os surt pels peus,
Comte l'Arnau?
Qu'es aixo que-os surt pels peus,
Valga 'm Deu, val?
— Els mals passos que douava,
Muller lleyal,
Els mals passos que donava
Viudeta igual.

— ¿ Qu'es aixo qu'hi ha en l'entrada,
Comte l'Arnau?
Qu'es aixo qu'hi ha en l'entrada
Valga 'm Deu, val!
— Es el cavall que m'espera,
Muller lleyal
Es el cavall que m'espera
Viudeta igual.

— Baixeuli grana y civada,
Comte l'Arnau,
Baixeuli grana y civada,
Valga 'm Deu, val!
— No menja gra ni civada,
Muller lleyal,
Sino animas condemnadas,
Viudeta igual.

— ¿ Quina hora es que 'l gal ya canta,
Muller leyal?
Quina hora es que 'l gal ya canta,
Viudeta igual?
— Las dotze horas son tocadas,
Comte l'Arnau,
Las dotze horas son tocadas,
Val' gam Deu, val!

— Vos dich que no 'm feu l'oferta,
Muller lleyal,
Que com mes me feu l'oferta,
Mes pena 'm dau.
— ¿ Perque sou condemnat ara,
Comte l'Arnau ?
Perque son condemnat ara,
Valga 'm Deu, val !

— Per solda las mal pagadas,
Muller lleyal,
Per soldadas mal pagadas,
Viudeta igual.
Ara per la despedida,
Muller lleyal,
Ara per la despedida,
Dem nos las mans.

— Massa me las cremariau,
Comte l'Arnau,
Massa me la cremariau,
Valga 'm Deu ! val [1] !

*Traduction.* — Toute seule vous faites la veillée, *femme loyale ?* Toute seule vous faites la veillée, *veuve constante (fidèle) ?* — Je ne la fais pas toute seule, *Comte Arnau*, je ne la fais pas toute seule, *Dieu me vaille, vaille !* — Qui avez pour compagnie ? — Dieu et la Vierge Marie. — Où avez-vous les filles ? — A la chambre elles sont qui brodent soie et laine. — Me les laisseriez-vous voir ? — Trop vous les effrayeriez. — Où avez-vous les servantes ? — A la cuisine elles sont qui lavent. — Où avez-vous les valets ? — Au lit où ils reposent. — Leur payez-vous bien leur sou ? — Aussitôt qu'ils l'auront gagné.

Par où êtes-vous maintenant entré, Comte Arnau ? — Par la fenêtre grillée. — Ah ! vous me l'aurez brûlée ! — Je ne l'ai pas seulement touchée ! — Qu'est-ce qui vous sort par la bouche ? — Mauvaises paroles que j'ai dites. — Qu'est-ce qui vous sort par les yeux ? — Mauvais regards que j'ai lancés. — Qu'est-ce qui vous sort par les oreilles ? — Flammes de feu qui

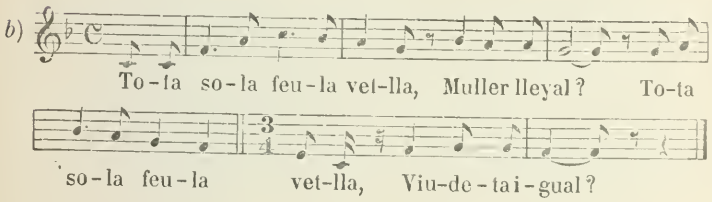
1 Nous n'avons pas reproduit les nombreuses variantes de détail données par Milà y Fontanals.

brûlent. — Qu'est-ce qui vous sort par les mains ? — Les choses mal maniées. — Qu'est-ce qui vous sort par les pieds ? — Les mauvais pas que j'ai donnés. — Qu'est-ce qu'il y a à l'entrée, Comte Arnau ? — Le cheval qui m'attend. — Descendez-lui grain et orge. — Il ne mange ni grain ni orge, mais des âmes damnées.

Quelle heure est-ce ? déjà le coq chante ? — Les douze heures sont sonnées, Comte Arnau. — Je vous dis, ne me faites pas l'offrande, car plus vous me la faites, plus vous me donnez de peine [1].

Pourquoi êtes-vous maintenant damné ? — Pour des soudées (soldes) mal payées ; maintenant pour prendre congé, femme loyale, donnons-nous les mains. — Trop vous me les brûleriez, Comte Arnau, trop vous me les brûleriez, Dieu me vaille, vaille !

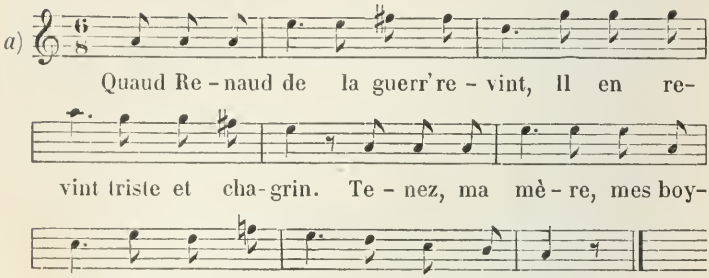
Chanson catalane. — D. Mila y Fontanals, *Romancerillo catalan ;* Barcelona. 1882, 67-72.



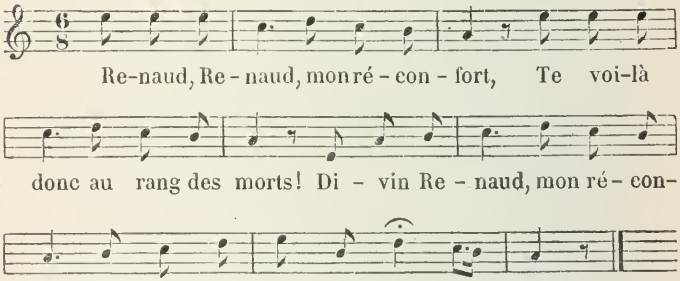

Variante mélodique. Idem, *ibidem*, p. 73. (Pour les paroles voyez la version précédente.)

1 C'est une croyance assez générale que prier pour les damnés augmente leurs souffrances.

## CLXXXIII. — RENAUD ou LE RETOUR DU MARI MORTELLEMENT BLESSÉ ou LA FEMME A QUI L'ON VEUT CACHER LA MORT DE SON MARI.




L'avant-dernier couplet se chante ainsi [1] :




Quand Renaud de la guerr' revint
Il en revint triste et chagrin :
— Tenez, ma mère, mes boyaux
Qui sont dessus mes deux chevaux.

1 Et le dernier couplet se chante sans doute sur la même mélodie que l'avant-dernier. Il est difficile de comprendre comment un air a pu être substitué à un autre à la fin de la chanson. Il est possible qu'une personne ait complété la version de Renaud qu'elle connaissait avec la fin d'une autre version du thème se chantant sur un air différent.

— Bonjour, Renaud, bonjour, mon fils,
Ta femme est accouchée d'un fils.
— Ni de ma femme, ni de mon fils
Je me saurais me réjoui.

Qu'on me fasse vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans. —
Et quand ce vint sur le minuit
Le beau Renaud rendit l'esprit.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends pleurer ici ?
— C'est un p'tit pag' qu'on a fouetté
Pour un plat d'or qu'est égaré.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends cogner ici ?
— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends sonner ici ?
— C'est le p'tit Dauphin nouveau-né
Dont le baptême est retardé.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends chanter ici ?
— Ma fille, ce sont les processions
Qui sortent pour les Rogations.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Quelle robe mettrai-je aujourd'hui ?
— Mettez le blanc, mettez le gris,
Mettez le noir pour mieux choisi.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que ce noir-là signifie ?
— Toute femme qui relève d'un fils
Du drap de saint Maur doit se vêti.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Irai-je à la messe aujourd'hui ?

— Ma fille, attendez à demain
Et vous irez pour le certain. —

Quand ell' fut dans les champs allée
Trois p'tits garçons s' sont écrié :
— Voilà la femm' de ce seigneur
Qu'on enterra hier à trois heures. —

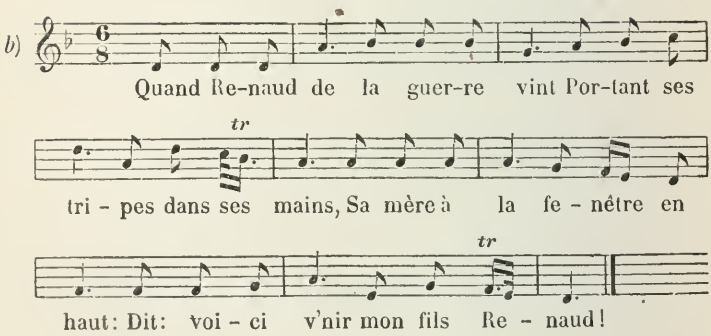
Quand elle fut dans l'église entrée
D' l'eau bénite on y a présenté,
Et puis levant les yeux en haut
Ell' aperçut un grand tombeau.

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-ce que ce tombeau-là signifie ?
— Ma fille, je ne puis vous l' cacher
C'est vot' mari qu'est trépassé.

— Renaud, Renaud, mon réconfort, } *bis*
Te voilà donc au rang des morts ! }

Ell' se fit dire trois messes ;
A la premièr' ell' se confesse ;
A la second' elle communia,
A la troisièm' ell' expira.

Chanson recueillie à Rouen par M. Ed. Jue. *Poésies pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^os 100.



Quand Renaud de la guerre vint
Portant ses tripes dans ses mains,
Sa mère, à la fenêtre, en haut,
Dit : voici venir mon fils Renaud !

— Renaud, Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est accouchée d'un roi.
— Ni d'ma femme, ni de mon fils,
Mon cœur ne peut se réjouir.

Qu'on me fasse vite un lit blanc
Pour que j'y couche dedans. —
Et quand il fut mis dans le lit,
Pauvre Renaud rendit l'esprit. —

— Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'est-ce que j'entends sonner ici?
— Ma fille, ce sont des processions
Qui sortent pour les Rogations.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'est-ce que j'entends cogner ici?
— Ma fille, ce sont les charpentiers
Qui raccommodent nos greniers.

— Or, dites-moi, mère, m'amie
Qu'est-c' que j'entends chanter ici?
— Ma fille, ce sont les processions
Qu'on fait autour de nos maisons.

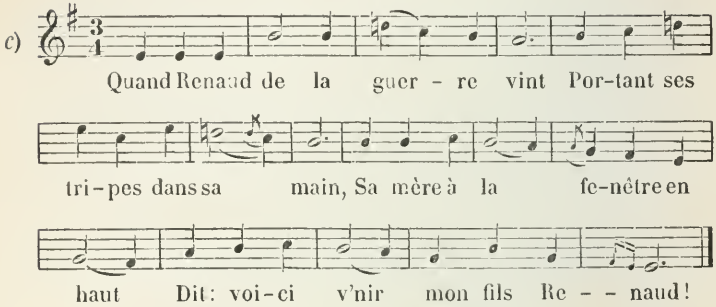
— Or, dites-moi, mère, m'amie,
Quell' rob' prendrai-j' aujourd'hui?
— Quittez le ros', quittez le gris,
Prenez le noir pour mieux choisi.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,
Qu'ai-je donc à pleurer ici?
— Ma fille, je ne puis plus vous l'cacher,
Renaud est mort et enterré.

— Terre, ouvre-toi, terre, fends-toi,
Que j' rejoigne Renaud, mon roi. —

Terre s'ouvrit, terre se fendit,
Et la belle fut engloutie.

Chanson des environs de Blois recueillie par M. DE LA SAUSSAIE. — Les paroles se trouvent dans : AMPÈRE, *Instruct. relat. aux poésies pop. de la France*; 1853, p. 37, et la musique dans : *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. III, f^et 119.




Quand Renaud de la guerre vint
Portant ses tripes dans sa main,
Sa mère à la fenêtre en haut
Dit : Voici venir mon fils Renaud.....

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Quell' rob' prendrai-j'aujourd'hui ?
— Prenez le vert, prenez le gris,
Prenez le noir, c'est mieux choisi.

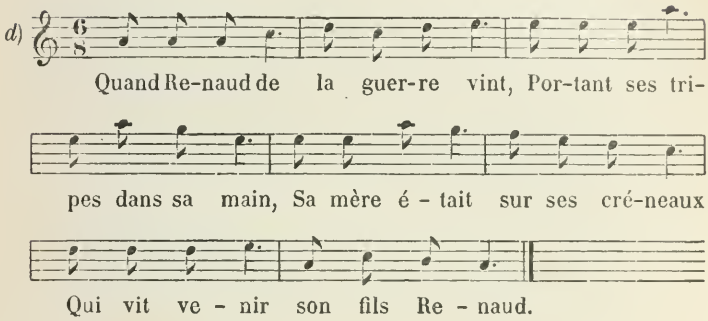
— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Pourquoi prendr' le noir aujourd'hui ?
— Ma fill', tout's femm's qui r'lèvent d'enfants,
Le noir leur est bien plus séant. —

Or quand ce fut pour relever
Dans l'église chacun disait :
— C'est la femme de not' seignour
Qu'on a enterré l'autre jour.

— Hélas ! ma mère, hélas ! ma mie,
Qu'entends-je donc dire ici ?

— Ma fill', je n' peux plus vous l'cacher
Renaud est mort et enterré !

Chanson des environs de Vendôme, recueillie par M. A. Gendron, en 1854. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. IV, f^os 491.




Quand Renaud de la guerre vint,
Portant ses tripes dans sa main,
Sa mèr' était sur ses créneaux
Qui vit venir son fils Renaud.

D'aussi loin qu'ell' le vit venir
Auprès d' Renaud ell' se rendit :
— Mon fils Renaud, réjouis-toi,
Ta femme est accouchée d'un roi !

— Ni de ma femme ni de mon fils
Jamais mon cœur ne s'ra réjoui.
Faites-moi un lit à dessein
Que l'accouchée n'en sache rien. —

Quand il arrive sur les minuit
Queu[1] pauv' Renaud l'âme rendit.
Tous les valets qui soumichiant[2]
Et les servantes qui pleuriant.

1 Ce. 2 Sanglotaient.

— Ah ! disez-moi, maman, ma mie,
Qu'est-ou qu' j'entends pleurer ici ?
— Ma fille, dedans nos écuries,
L'plus beau chevau vient de mourir.

— D' queu [1] beau chevau n' m'en soucie point
Pourvu qu'Renaud se porte ben.
Quand Renaud d'la guerre vindra
D' plus beaux chevaux on li bâra [2].

Ah ! disez-moi, maman, ma mie,
Qu'est-ou qu' j'entends cogner ici ?
— Ma fille, oul est [3] les charpentiers
Qui raccommodent nos greniers.

— D'queus les [4] greniers n' m'en soucie point
Pourvu qu' Renaud se porte ben !
Quand Renaud d'la guerre vindra
D'plus beaux greniers on li donnera.

Oh ! disez-moi, maman, ma mie,
Qu'est-ou qu' j'entends sonner ici ?
— Ma fill' oul est le roi-t-Henry
Qui fait soun entrée dans Paris.

— Du roi-t-Henry n'm'en soucie point
Pourvu qu' Renaud se porte ben !
Quand Renaud d'la guerre vindra
Plus belles cloches on soun'ra.

Ah ! disez-moi, maman, ma mie,
Qu'est-ou qu' j'entends chanter-z-ici ?
— Ma fille, oul est la procession
Qui fait le tour de la maison.

— De procession je ne m'inquiête point
Pourvu qu' Renaud se porte ben.
Quand Renaud d'la guerre vindra
Plus belle procession l'on fera.

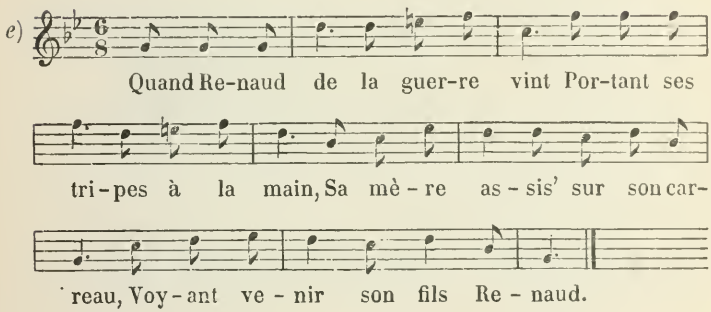
1 Ce. 2 On lui donnera. 3 C'est. 4 De ces.

Ah ! disez-moi, maman, ma mie,
Quell' rob' prendrais-j' aujourd'hui ?
— Quittez le ros', quittez le gris,
Prenez le noir pour mieux choisir.

— Ah ! disez-moi, maman, ma mie,
Qu'ai-je donc à pleurer ici ?
— Ma fill', je n'puis plus vous l'cacher,
Renaud est mort et enterré.

— Terre, ouvre-toi, terre, fends-toi,
Que je rejoigne Renaud mon roi. —
Terre s'ouvrit, terre se fendit,
Et la belle fut engloutie.

Version du département de la Charente recueillie en 1855, par M. BEAUVALET. — *Poésies pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^os 107.




Quand Renaud de la guerre vint
Portant ses tripes à la main,
Sa mère assis' sur son carreau,
Voyant venir son fils Renaud.

Mélodie n'ayant pas d'autres paroles et sans indication d'origine. — *Poésies pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^os 120.

Andante.

e) C'est le con-te du fils Lou-is Qui se pro-mène en ses prai-ries; C'est le con-te du fils Lou-is Qui se pro-mène en ses prai-ries.

C'est le conte de fils Louis
Qui se promène en ses prairies. } *bis*

En son chemin a rencontré
La mort qui lui a demandé,
A rencontré dans son chemin
La mort qui lui dit pour certain :

— Aimes-tu mieux mourir cett' nuit
Que d'être sept ans à languir ?
Aimes-tu mieux mourir à présent
Que d'être sept ans languissant ?

— J'aime mieux mourir cette nuit
Que d'être sept ans à languir,
J'aime mieux mourir à présent
Que d'être sept ans languissant.....

— Réjouis-toi, beau fils Louis,
Car tu es le père d'un fils.
— Un homme qui se voit mourir
Comment peut-il se réjouir ?

Tournez mon lit du haut en bas
Que ma femme ne m'entende pas. —
Le lit n'fut pas plutôt tourné
Que le beau Louis a trépassé.

— Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends sonner ainsi ?

— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.

— Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Pourquoi j'entends pleurer ici ?
— Ma fille, il y a bien de quoi pleurer,
Un couvert d'or nous est volé.

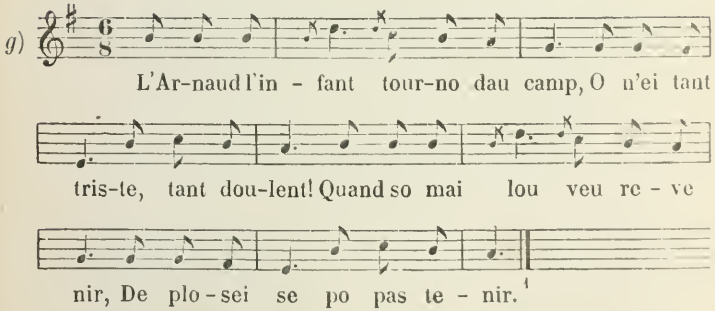
— Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est-ce que j'entends frapper ici ?
— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

— Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?
— Prenez du noir, prenez du blanc,
Mais le noir est plus convenant.

— Ah ! dites-moi, mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie ?
— Je ne peux plus vous le cacher,
Votre mari est enterré.

— Ouvre, tombeau, ouvre, rocher,
Avec mon mari je veux aller.

Version du pays de Retz (Vendée), recueillie par M. NOBLET. — *Poésies pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^es 118.




1 Au premier aspect la mélodie semble appartenir au cinquième mode du plain-chant; mais la chute de la voix sur le *mi* et le repos final sur le *la* sont

L'Arnau l'infan tourno dau camp;
O n'ei tan triste, tan doulen!
Quan so mai lou veu revenir,
De plosei se po pas tenir.

— Rejauvi-te, l'Arnau l'infan,
To fenno o gu un bel efan.
— Per mo fenno ni per moun fi
Ne pode pas me rejauvi;

J'ai trei balâ dedin moun corps,
Lo mindro me meno à lo mort.
Ah! mo mai, fasei me moun lie
Que mo fenno n'entende re.

Mettey l'y me daus linceus blans,
Que n'y restarei pas loun temps;
Mettey l'y me daus linceus fis,
Sirai mort avan lou mandi. —

Quan lou mieine fuguei riba,
L'Arnau l'infan ogue choba.

— Ah! mo mai, qu'arriba-t-eici
Que vautrei purâ tant aqui,
Que lous valei n'en credein tan
Que lâ pauchâ van surpuran.

— Mo fillo, qu'ei lou chovau gris
Que s'ei étranlia din l'écuri.
— Ni per chovau, ni per jumein
Ne menei pas tan de turmein;

L'Arnau l'infan tourno dau camp,
N'en menoro de gris, de blancs...
— Ah! mo mai, qu'arriba-t-eici.
Que se martello tant aqui?

des traits caractéristiques de cette tonalité romane abondante en monuments, mais peu comprise des archéologues. Ce chant doit-être très ancien; et bien que les paroles soient relativement modernes nous n'hésiterions pas à en faire remonter la musique jusqu'au XII^e siècle et au delà.

LAFOREST, Appendice, p. 627.

— Mo fillo, qu'ei lou charpentier
Que tourno doubâ l'escolier.
— Ah ! mo mai, qu'arriba-t-eici
Que se perchanto tant aqui ?

— Mo fillo, qu'ei lo proucessi,
Segno te, prejo lou boun Dî. —

Quan vengue lou dimar mandi :
— Ah ! mo mai, bolià mou abi.
— Quitto lou gris, quitto lou vert
Que lous negrei accordein mier.

— Ah ! mo mai, qu'arriba-t-eici,
Que faut que io change d'abi !
— Touto fenno qu'o gut un fi
Merito bien changnâ d'abi ;

Lo fenno qu'o gut un efan
Deu bien pourtâ lou dau un an ! —
*Les domestiques :* — L'Arnau l'infan ei enterra
Mâ so vevo lo n'au so pas.

— Ecoutâ, écoutâ, mo mai,
Ce que disein notrei valei.
— I disein de nous vite nâ,
Que lo messo vai tôt sounâ. —

Quan sigue lâ landâ passa,
Lâ bargerâ l'an rencountra.
*Les bergères :* — L'Arnau l'infan ei enterra ;
Ma so vevo lo n'au so pas !

— Ecoutâ, écoutâ, mo mai,
Ce que lâ bargerâ disein.
— Las disein de nou avançà
Que lo messo vai coumençà. —

Au cementeri arriba :
— Ah ! mo mai, mo mai, regardà,
Lou brave toumbeu qu'an fa fâ !
Dijâ-me per qui, s'il vous plà.

— Ah ! ne t'au pode pu cachâ,
L Arnau l'infan l'y ei enterra.
— Ah ! mo mai, vous avia bien tort
De l'î me vei cacha so mort.

Si lou toumbeu se poudio ebrî
Irio embrassâ moun mari.
Vequi lâ cliau de moun argein ;
De moun ménage prenei suein.

Si terro et ciau s'assemblavan,
Restorio coumo moun aman ! —

De beu credâ, de beu purâ
Lou toumbeu s'en ei en meita,
Et l'o l'y veu l'Arnau l'infan
Que parey denguerâ vivant.

I disein que lo purei tant
Que de lo mai et de l'efan
Putôt que lou laissa doulent
Lou bon Dî chabei lou turment.

*Traduction.* — L'Arnaut l'infant revient du camp, il en est tant triste et tant dolent ! Quand sa mère le voit revenir, de plaisir ne se peut tenir. — Réjouis-toi, l'Arnaud l'infant, ta femme a eu un bel enfant — Pour ma femme et pour mon fils, je ne peux pas me réjouir ; j'ai trois balles dedans mon corps ; la moindre me mène à la mort. Ah ! ma mère, faites-moi mon lit, que ma femme n'entende rien ; mettez-y moi des draps blancs parce que je n'y resterai pas longtemps ; mettez-y moi des draps fins, je serai mort avant le matin. — Quand le minuit fut arrivé, l'Arnaud l'infant eut achevé (de vivre). — Ah ! ma mère, qu'est-il arrivé ici que vous autres pleuriez tant là, que les valets n'en crient tant et les servantes (?) vont surpleurant ? — Ma fille, c'est le cheval gris qui s'est étranglé dans l'écurie. — Ni pour cheval ni pour jument, ne menez pas tant de tourment ; l'Arnaud l'infant revient du camp, il en mènera de gris, de blancs. Ah ! ma mère, qu'arrive-t-il ici, qui se martelle tant là ? — Ma fille, c'est le charpentier qui revient arranger l'escalier. — Ah ! ma mère, qu'arrive-t-il ici, que l'on surchante tant là ? — Ma fille, c'est la procession, fais

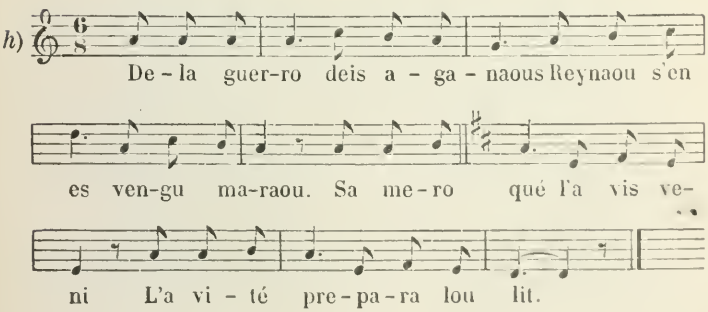
le signe de la croix, prie le bon Dieu. — Quand vint le mardi matin : — Ah ! ma mère, donnez mon habit. — Quitte le gris. quitte le vert, que le noir est plus séant. — Ah ! ma mère, qu'arrive-t-il ici, qu'il faut que je change d'habit ? — Toute femme qui a eu un fils doit bien changer d'habit. La femme qui a eu un enfant doit bien porter le deuil un an. — *Les domestiques* : L'Arnaud l'infant est enterré, mais sa veuve ne le sait pas. — Ecoutez, écoutez, ma mère, ce que disent nos valets. — Ils disent de vite nous en aller, que la messe va bientôt sonner.

Pendant qu'elle traversait la bruyère, les bergères l'ont rencontrée : L'Arnaud l'infant est enterré mais sa veuve ne le sait pas. — Ecoutez, écoutez, ce que disent les bergères. — Elles disent de nous avancer, que la messe va commencer.

Au cimetière arrivées : Ah ! ma mère, ma mère, regardez ! le beau tombeau que l'on a fait faire ! Dites-moi pour qui s'il vous plaît ? — Ah ! je ne te le peux plus cacher, l'Arnaud l'infant y est enterré — Ah ! ma mère, vous aviez bien tort de m'avoir caché sa mort. Si le tombeau se pouvait ouvrir, j'irais embrasser mon mari. Voici la clef de mon argent ; de mon enfant prenez soin. Si terre et ciel se confondaient, je resterais avec mon amant.

De beau crier, de beau pleurer, le tombeau se partagea par moitié, et elle y voit l'Arnaud l'infant qui paraît encore vivant. On dit qu'il les pleura tant, que de la mère et de l'enfant plutôt de le laisser dolent le bon Dieu finit le tourment.

Chanson du Limousin, recueillie par M. Gabriel d'Aigueperse et insérée dans P. Laforest, *Limoges au XVII^e siècle*. Limoges, 1862. in-8°, p. 295 pour les paroles et p. 627 pour la musique.



De la guerro deis aganaous[1]
Reynaou s'en es vengu maraou.
Sa mero que l'a vis veni
L'a vite prépara lou lit.

— Ma mère, faites-moi le lit,
Et faites le moi bien joli,
Faites le haut, faites le beau,
Il me servira de tombeau.....

— O ma mero, qu'es arriba,
Que lou mounde fan que parla?
— Ma fille, on dit que tu as un bel enfant,
Que Dieu te le conserve longtemps.

— De mon enfant je me soucie bien
Pourvu que l'on se porte bien ;
Quand Raynaud de l'armée viendra
Un bel enfant me trouvera.

O ma mero, qu'es arriba,
Que lou mounde fan qué pica?
— O ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

— O ma mero, qu'es arriba,
Que lou mounde fan que canta?
— Ma fille, c'est la procession
Qui passe autour de la maison.

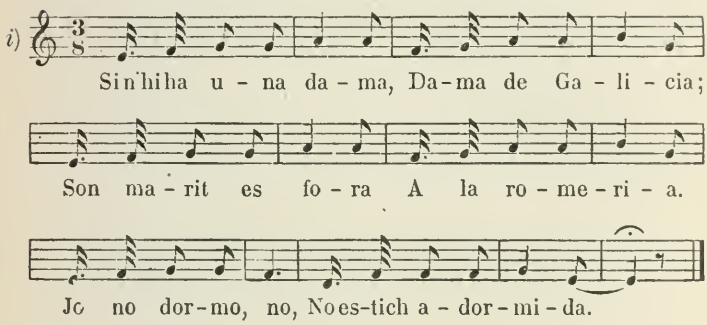
— Ma mero, qué raoubo mettraï
Couro[2] d'en coucho sourtiraï?
— Ma fille, du blanc et du gris,
Le noir sera le plus joli.....

— O ma mero, qué beou toumbeou
Que jamaï n'aï vis de tan beou!
— Ma fille, ne veux-tu pas qu'il soit beau
Puisque dedans il y a de tes os.

1 Des étourneaux. 2 Quand.

— O santo peyro, durbé-ti [1],
Vouori mouri émé moun mari [2]. —
La santo peyro si durbé,
Elle dedins li descendé [3].

Chanson des environs de Vence (Alpes-Maritimes), recueillie par l'abbé TISSERAND, en 1857. — *Poésies populaires de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^ts 114.




Si n'hi ha una dama
Dama de Galicia,
Son marit es fora,
A la romeria.
*Jo no dormo, no,*
*No estich adormido.*

Diu que s'hi estarà
Un any y un dia.
Ja 'n pareix la dama
Ab molta alegria.

Mentre est à parint
Son marit arriba.
Tot pujant la escala
Cau esmortuido.....

— Mare mia, mare,
Sento gran *ruido.*
— Ne son las criadas
Que saltan y riuhen.....

— Se n'ha mort un gran
Un gran de la vila
N'hi fan un enterro
Ab una musica.

1 O sainte pierre, ouvre-toi. 2 Je veux mourir avec mon mari. 3 La sainte pierre s'ouvrit, elle dedans y descendit.

— Mare mia, mare,
Quin dia iré à missa ?
— Filla, las pagesas
Estant quinze dias

Y las menestralas
Los quaranta dias;
Tu com a primpcesa
Un any y un dia.

— Mare mia, mare,
Quin vestit duria,
Lo vestit de seda
O 'l de plata fina ?

— Si 't posas lo negre
Mes be t'estaria. —
Al sortir de casa
Sent la gent que diuhen :

— Ara vé la dama,
Ara vé la viuda. —
— Mare mia, mare,
¿ Sent la gent que diuhen ?

— Ne son criaturas
No saben que dirse,
Lo que ouhen als grants
Los xichs també 'u diuhen.

— Las campanas van,
¿ Per qui tocarian ?
— Tocan per un gran
Un gran de la vila.

— Ne cava 'l fosser,
¿ Per qui cavaria ?
— Filla meva, filla,
També haurè de dirtho,

Ton marit s'es mort,
Has quedada viuda ;
Ton marit s'es mort
A la romeria.

— Mare mia, mare,
Héuse aqui ma filla,
Que me 'n vaig al cel
Ab qui tant volia.

*Traduction.* — Il y a une dame, dame de Galice; son mari est au dehors, au pèlerinage. *Je ne dors pas, non, non, je ne suis pas endormie.* Il dit qu'il y sera un an et un jour. Déjà la dame accouche avec grande joie; tandis qu'elle accouche, son mari arrive. En montant l'escalier il tombe mort..... — Mère, ma mère, j'entends un grand bruit. — Ce sont les servantes qui sautent et qui rient..... — Il est mort un grand, un grand de la ville ; on lui fait un enterrement avec une musique. — Mère, ma mère, quel jour irai-je à la messe? — Fille, les fermières restent quinze jours, et les servantes quarante jours, et toi comme princesse, un an et un jour. — Mère, ma mère, quel vêtement porterai-je? le vêtement de soie ou celui d'argent fin? — Si tu mets le noir, il t'irait mieux. — Au sortir de la maison, elle entend les gens qui disent : Voici venir la dame, voici venir la veuve. — Mère, ma mère, entends-tu ce que les gens disent. — Ce sont des enfants, ils ne savent ce qu'ils disent. Ce qu'ils entendent des grands, les enfants le

répètent. — Les cloches sonnent, pour qui sonnent-elles? — Elles sonnent pour un grand, pour un grand de la ville — Le fossoyeur creuse, pour qui creuse-t-il? — Fille, ma fille, il faut bien que je te le dise, ton mari est mort, tu es restée veuve. Ton mari est mort au pèlerinage. — Mère, ma mère, voici ici ma fille, car je m'en vais au ciel avec celui que j'aimais tant.

Chanson catalane, PELAY-BRIZ, *Cansons de la terra*, t. III, p. 159.

**Langsomt.**

j) Herr Pe-der han ri - der i grøn-nen Lund At

be-de de Dyr i sam-me Stund. I-mens Dandsen gaar saa

let i gjen - nem Lun-den.

1. Herr Peder han rider i grønnen Lund
At bede de Dyr i samme Stund.
*Imens Dandsen gaar saa let igjennem Lunden.*

2. Og der han red ad Vejen frem,
Der modte ham en Ellekvind. *Imens...*

3. — Og hør du, Herr Peder! hvad jeg sporger dig :
Vil du ikke træde en Dands met mig? *Imens...*

4. — Nej ikke jeg vil, ikke heller jeg maa,
Imorgen skal mit Bryllup staa! *Imens...*

5. — Hun hug efter hannem de Solvknive fem,
Besat med Sygdom var alle dem. *Imens...*

6. Og der han kom til hans Faders Gaard,
Stod begge hans Stovler fulde af Blod. *Imens...*

7. — Og hør du, Herr Peder! kjaer Sønnen min!
Hvorfor rinder Blod udaf Støvlerne din'? *Imens...*

8. Min Ganger hun er ikke sikker paa Fod,
Hun stødte mig imod en Elverod. *Imens...*

9. — Det er ikke sandt, du siger for mig,
Den Ellekvind haver dandset med dig! *Imens...*

10. — Og hør kjær Fader! I holde min Hest!
Og hør du kjær Broder! du hente mig Præst! *Imens...*

11. Og hør du kjær Søster! du rede min Seng!
Og hør du Allerkjærest! du følge mig til den! *Imens...*

12. — Og hør min kjær Moder! I hente mit Skrin!
Imens jeg uddeler Guldet min. *Imens...*

13. — Og hør du, Herr Peder, Sønnen min!
Du glemme ej kjær Sødskende din'! *Imens...*

14. — Min' Sødskend' de haver baade Hus og Gaard,
Min Kjærest hun gaar alt en' til Bord. *Imens...*

15. Min' Sødskend' de haver baade Ager og Eng,
Min Kjærest gaar alt en' til Seng. *Imens...*

16. Men hør, min yngste Broder saa fin!
Vil du ej trolove Allerkjæresten min? *Imens...*

17. — Herr Peder! saa gjerne jeg det gjorde,
Om jeg for Synden torde. *Imens...*

18. — Jeg gjorde mig aldrig saa lystig,
At jeg hende engang kyste! *Imens...*

19. Det er aldrig kommen i min Hu,
At jeg skulde give to Brødre min Tro. — *Imens...*

20. Herr Peder han døde, inden Hanen den gol,
Hans Kjærest hun døde, forinden oprunden Sol. *Imens...*

21. Hans Kjaerest hun døde i hans Moders Arm,
Hans Moder hun døde bagefter af Harm. *Imens...*

22. Der fortes tre Lig fra Herr Peder hans Gaard:
Herr Peder, hans Kjærest og hans Mor'.
*Imens Dandsen gaar saa let igjennem Lunden.*

*Traduction.* — 1. Sire Pierre chevauche à travers le vert bois pour chasser les animaux. *La danse s'envole gracieusement à travers le bois.* — 2. Et comme il chevauchait il rencontra une Elfe. — 3. Écoute bien, Sire Pierre, ce que je te demande. Ne veux-tu pas danser avec moi? — 4. — Je ne le peux, ni ne le veux, demain se fera mon mariage. — 5. Elle lança après lui ses cinq couteaux d'argent, tous étaient entachés de maladie. — 6. Comme il venait au château de son père, ses bottes étaient pleines de sang. — 7. Dis-donc, Sire Pierre, mon cher fils, pourquoi le sang coule-t-il de tes bottes? — 8. — Mon coursier n'a pas le pas ferme, il s'est heurté contre une racine. — 9. — Ce n'est pas vrai ce que tu dis, l'Elfe a dansé avec toi. — 10. — Écoutez, mon cher père, tenez mon cheval! et toi, mon cher frère, va chercher le pasteur! — 11. Écoute, ma chère sœur, que tu fasses mon lit, et toi, ma bien-aimée, tu vas m'y suivre. — 12. Écoutez, chère mère, allez chercher mon écrin, que je distribue tout mon avoir. — 13. Sire Pierre, mon cher fils, je te prie, n'oublie pas tes chers frères et sœurs. — 14. Mes frères et sœurs ont feu et lieu, ma bien-aimée est toute seule à sa table. — 15. Mes frères et sœurs ont champs et prés, ma bien-aimée va toute seule à son lit. — 16. — Écoute, mon frère cadet, le beau, veux-tu fiancer ma bien-aimée! — 17. — Sire Pierre, je le ferais volontiers, si j'osais, à cause du péché. — 18. — Jamais je n'ai été assez légère pour avoir seulement osé l'embrasser; — 19. Jamais je n'ai eu la pensée de donner ma foi à deux frères. — 20. Sire Pierre mourut avant le chant du coq, sa bien-aimée mourut avant le soleil levé. — 21. Sa bien-aimée mourut aux bras de sa mère, ensuite mourut sa mère de douleur. — 22. On emporta trois cadavres du château de Sire Pierre, Sire Pierre, sa bien-aimée et sa mère. *Et la danse s'envole gracieusement par le bois.*

Chanson danoise, E. T. Kristensen, *Jydske Folkeviser og Toner.* Copenhague, 1871, 47-49.

k)

Rid-der Ol - le rid - der ud saa vi — — —

de. Til hans Bryllup at by — — de. I - men

Dan - sen gaar saa let gjen-nen Lun-den. —

1. Riddér Olle rider ud saa vide,
Til hans Bryllup at byde.
*Imen Dansen den gaar saa let gjennem Lunden.*

2. Og derre han kom til Elvehøj,
Der møder han de Elvkvinder ni. *Imen.....*

3. — Og hør du, Ridder Olle ! hvad jeg siger dig :
Og vil du ikke træd' i Dansen med mig ?

4. — Nej, ikke jeg tør, ikke heller jeg maa,
Imorgen skal mit Bryllup staa !

5. — Saa tog hun Ridder Olle i Midjen smal,
Hun løfted ham fra hans Ganger pral.

6. Hun dansed med ham, til han blev mod,
Hans sølvspændte Sko de stod fulde af Blod.

7. Hun dansed med ham, til han blev træt,
Han dansed vel tredive Mænd deres Ret.

8. — Hvad heller vil du imorgen dø,
Heller du vil i syv Aar ligg' syg under Ø ?

9. — Langt heller vil jeg imorgen dø,
End jeg vil i syv Aar ligg' syg under Ø. —

10. Saa tog hun ham i Midjen smal,
Hun løfted ham til hans Ganger pral.

11. — Hør du, Ridder Olle, du skynde dig hjem !
Du lever ikke længer end Timer fem. —

12. Og der han kom til Borggaards-Led,
Der stod hans kjær Fader og hvilte sig ved.

13. — Hør du, Ridder Olle, kjær Sønnen min!
Hvi rinder der Blod i Sadelen din?

14. — Min Ganger den var ikke fast paa Fod,
Den stødte mig op mod en Elverod.

15. — Ja, jeg kan se alt paa dig her,
At du haver været i Elvefærd.

16. — Og hør, min kjaer Fader, I tage min Hest!
Og min kjær Broder, du hente mig Præst!

17. Og min kjær Moder, I rede mig Sæng!
Og min kjær Søster, hjælp mig udi den! —

18. Og ind kom Præsten og stedtes for Sæng:
— Gjør Skilsmiss'! gjør Skilsmiss'! jeg lever ikke læng.

19. — Ja, hvad skal vi din Faestemø svare,
Imorgen hun kommer i Brudeskare?

20. — Ja, I skal svare, som I kan bedst:
At jeg rider i Lunden og tæmmer min Hest. —

21. Og der de kom foroven den By,
Da ringed de Klokker, som de var ny.

22. — Og hvorfor mon de Klokker saa gaa?
Jeg ved slet ingen, der syge laa.

23. Foruden Ridder Olle hans lidel Smaadreng,
For ham ringer ikke de Klokker saa læng'. —

24. Og den Tid de kom kjørend' i Gaard,
Ud' stod hans kjær Moder, var svøbt udi Maard.

25. — Hør I, min kjær Svigermo'r!
Hvor er Ridder Olle, der mig skuld' ta' imod?

26. — Ja, jeg skal svare, som jeg kan bedst:
Han rider i Lunden og tæmmer sin Hest.

27. — Har han mig ej kjærer', som mig har fæst,
End han rider i Lunden og tæmmer sin Hest!

28. Men det kan jeg se paa jer blege Kind,
At der er vist andet ved 'et herind'. —

29. Og der hun ind ad Døren saa,
Da saa hun Ridder Olle, laa død paa Straa.

30. Hun letted ved de Lagener smaa,
Saa daaned hun død alt for deres Fod.

31. Om Morgen tidlig, før oprunden Sol,
Da var der tre Lig i Ridder Olle hans Gaard:

32. Ridder Olle og saa hans Faestemø,
Hans kjær Moder hun var udaf Sorrig bortdød.
*Imen Dansen gaar saa let gjennem Lunden.*

*Traduction.* — 1. Le chevalier Oluf chevauche [pour] inviter du monde à son mariage. *La danse s'envole gracieusement par le bois.* — 2. Comme il arrivait à la colline des Elfs[1], il y rencontra neuf Elfes. — 3. — Écoute, chevalier Oluf, ce que je te dis, ne veux-tu pas danser avec moi? — 4. — Je ne le peux ni ne le veux, demain se fera mon mariage. — 5. Puis elle a pris Oluf par sa taille svelte et l'a enlevé de son preux coursier. — 6. Elle dansa avec lui jusqu'à ce qu'il fût fatigué; ses souliers aux boucles d'or étaient pleins de sang. — 7. Elle dansa avec lui jusqu'à ce qu'il fût fatigué, il dansa autant que trente hommes. — 8. — Veux-tu mourir demain ou veux-tu être malade pendant sept ans? — 9. — J'aime mieux mourir demain que d'être malade pendant sept ans. — 10. Alors elle le prit par sa taille svelte et le posa sur son preux coursier. — 11. — Rentre vite, chevalier Oluf, tu n'as que cinq heures à vivre. — 12. Comme il arrivait à la porte du château, son père y était à se reposer. — 13 — Dis-moi, chevalier Oluf, mon cher fils, pourquoi le sang coule-t-il de ta selle? — 14. — Mon coursier n'a pas le pas ferme, il s'est heurté contre une racine. — 15. — Non, je vois bien à toi que tu as été au pouvoir des Elfes. — 16. — Mon cher père, prenez mon cheval, mon cher frère, va chercher

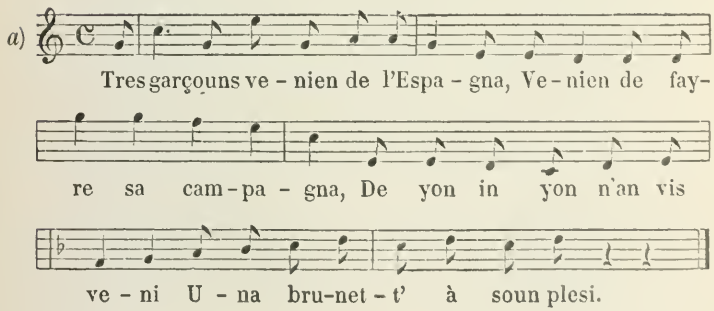
1 *Elf*, un fé; *Elfe*, une fée.

le pasteur. — 17. Ma chère mère, allez faire mon lit, ma chère sœur, aide-moi à m'y mettre. — 18. Arriva le pasteur et fut conduit devant lui : Confessez-moi, je ne vivrai pas longtemps. — 19. — Que dirai-je à la fiancée quand elle viendra demain en noce ? — 20. — Répondez, comme vous saurez le mieux, que je chevauche pour dresser mon cheval. — 21. Comme ils arrivaient à la ville, les cloches sonnaient. — 22. — Pourquoi sonnent les cloches ? Personne, que je sache, n'est malade, — 23. Excepté le page du chevalier Oluf, et ce n'est pas pour lui que sonnent les cloches. — 24. Comme ils venaient au château, sa chère mère était au dehors. — 25. — Dites donc, ma chère belle-mère, où est le chevalier Oluf qui devait m'accueillir ? — 26. — Je répondrai, comme je sais le mieux ; il est dans le bois à dresser son cheval. — 27. — Ne m'aime-t-il plus celui qui m'a fiancée, pour chevaucher et dresser son cheval ? — 28. Mais je vois à votre joue pâle, qu'il doit y avoir autre chose là-dessous. — 29. Comme elle entrait par la porte, elle vit le chevalier Oluf étendu mort. — 30. Elle souleva les draps du lit, se pâma devant eux et mourut. — 31. Le lendemain avant le soleil levé il y avait trois cadavres dans le château : — 32. Le chevalier Oluf et sa fiancée et sa chère mère qui mourut de douleur. *Et la danse s'envole gracieusement par le bois.*

Chanson danoise. E. T. Kristensen, *Jydske Folkeviser og Toner*. Copenhague, 1871, 113-116.

---

## CLXXXIV. — L'ANNEAU DE LA FILLE TUÉE DANS LES BOIS.



Tres garçouns venien de l'Espagna,
Venien de fayre sa campagna,
De yon in yon n'an vis veni
Una brunett' à soun plesi.

— Mount anas vous louja, brunetta,
Passarès pas lou bos souletta!
— Galans, me touquès pas moun corps,
Vous dounaraï ma baga d'or.

— Ta bague d'or, ton cœur volage
Tu périras dans ce bocage[1]. —
Lou pé jouine di tres y a dit :
— Faguen pas aco, serein punis.

Soun san cridara a Diou vengence;
Nou puniran a touta souffrence. —
Quan la filla agueroun tua
Parleroun de l'ana enterra.

— L'anen enterra à l'oumbretta
A la sentou de la viaouletta. —
Quan la filla aguer interra
Parleroun d'ana dejuna.

— Anen dejuna in co de l'osta
Lou pera de la filla morta. —
— Aï, digas, l'osté de Pignan,
Loujarias pas tres bons enfans? —

— Gran Diou! leou n'aï ben louja d'aoutrès
Perqué vous loujarieï pas vaoutrès? —
Segueroun pas a mié repas
Chacun vouga paga sa part.

Lou pé jouiné mes man in boussa,
La baga d'or tomba grand' coussa.
L'osté qué ségué pas emmasca
La baga d'or n'a ramassa!

— Voilà une bague bien jolie
Qui ressemble à celle de ma fille. —

1 Ces deux vers se chantent en français.

— Aï l'osté per quaou nous prenés?
Sen pas aquels qué crésez.

— Aco ès la baga de ma filla,
Rendé mé la, morta ou viva. —

Lou pé jouiné dé tres y a dit :
— Vostra filla es pas yon d'ici,
Vostra filla es aou vert bouscagé
Couverte d'un tant béou ramagé. —

Sé li prengueroun touti tres
A la prisoun sé lis an mès.
Li dessaparoun l'un dé l'aoutré;
Lou jouiné dessalé lis aoutres.

N'y a un penjat, l'aoutré roua
Et l'aoutré l'an escarteira.
N'y a un penja, l'aoutré enfusigna
Davan la porta dé la filla.

*Traduction.* — Trois garçons venaient d'Espagne, ils venaient de faire leur campagne; de loin en loin ils ont vu venir une jeune brune marchant à son aise. Où allez-vous loger, brunette, vous ne sauriez passer le bois toute seule. — Galants, ne touchez pas à mon corps, je vous donnerai ma bague d'or. — Ta bague d'or, ton cœur volage; tu périras dans ce bocage. Le plus jeune des trois a dit : ne faisons pas cela, serions punis; son sang crierait à Dieu vengeance; on nous punirait de tous les supplices. — Quand ils eurent tué la fille, ils parlèrent de l'aller enterrer. — Allons l'enterrer à l'ombre, au parfum de la violette. — Quand ils eurent enterré la fille, ils parlèrent d'aller déjeuner. — Allons déjeuner chez l'hôte, le père de la jeune fille morte. — Dites, l'hôte de Pignan, ne logeriez-vous pas trois bons enfants? — Grand Dieu! j'en ai bien logé d'autres, pourquoi ne vous logerais-je pas, vous?

Ils ne furent pas à moitié du repas, que chacun voulut payer sa part. Le plus jeune met la main à la bourse; la bague d'or tomba à grande course. L'hôte qui ne fut point étourdi, ramassa la bague d'or. — Voilà une bague bien jolie qui ressemble à celle de ma fille. — Pour qui nous prenez-vous, hôte? nous ne sommes pas ce que vous croyez. — C'est la bague de ma fille,

rendez-la-moi morte ou vive. Le plus jeune des trois lui dit : votre fille n'est pas loin d'ici ; votre fille est au vert bocage, couverte d'un si beau feuillage !

On les prit tous les trois, on les mit à la prison, on les sépara l'un de l'autre. Le jeune dénonce les autres. L'un est pendu, l'autre roué et l'autre écartelé, l'un est pendu, l'autre fusillé (?) devant la porte de la fille.

Chanson recueillie à Uchaud (Gard), en 1855. — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. IV, f^t 442.

---

## CLXXXV. — LA FILLE QUI FAIT TROIS JOURS LA MORTE POUR SON HONNEUR GARDER.

Andantino.

a) Où sont les ro - siers blancs La bel - le s'y pro-

mè - ne; Blan-che comme la nei - ge, Bel - le com-

me le jour, A qui trois ca - pi - tai - nes

Ont vou - lu fair' l'a - mour.

Où sont les rosiers blancs
La belle s'y promène, } *bis.*
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour,
A qui trois capitaines
Ont voulu fair' l'amour.

Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche } *bis.*
— Soupez, soupez, la belle,

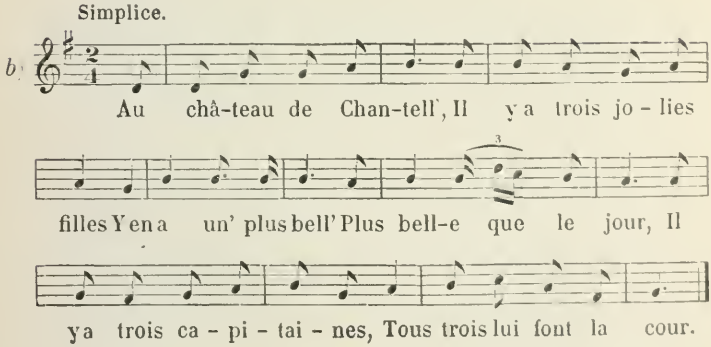
Ayez bon appétit :
Entre trois capitaines
Vous passerez la nuit. —

Au milieu du souper } *bis.*
La belle tombe morte. }
— Sonnez, sonnez, trompettes,
Violonnez doucement,
Car voilà ma mie morte,
J'en ai le cœur dolent.

— Où l'enterrerons-nous } *bis.*
Cette aimable princesse ! }
Au logis de son père
Il y a trois fleurs de lys ;
Nous prierons Dieu pour elle
Qu'elle aille au paradis.

Au milieu du convoi } *bis.*
La belle se réveille, }
Disant : courez, mon père,
Ah ! courez me venger,
J'ai fait trois jours la morte
Pour mon honneur garder.

Chanson des environs de Vendôme, recueillie par M. A. GENDRON, en 1854. — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. IV, f^es 487.



Au château de Chantelle
Il y a trois jolies fill's;
Il y en a un' plus bell',
Plus belle que le jour;
Il y a trois capitaines
Tous trois lui font la cour.

La bell' fut pas entrée
Que l'hôtess' lui demand':
— Dites-moi, bell', dit's moi,
Dites-moi sans mentir,
Et's-vous ici par force
Ou bien pour vos plaisirs? —

La pauvre fille alors
Li dit avec tristesse :
— Oh! oui, j'y suis pour force
Mais non pour mes plaisirs,
Au château de Chantelle
On m'a volée la nuit. —

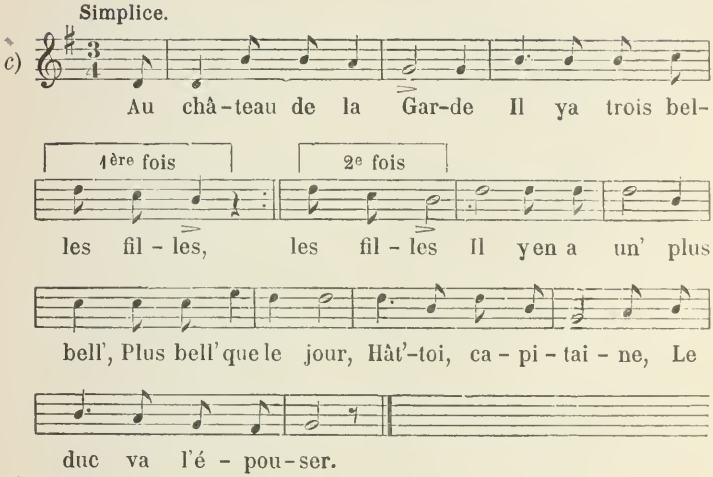
Quand ce fut pour le souper
La bell' se mit à table :
— Soupez, soupez, la belle,
Soupez avec appétit,
Avec le capitaine
Vous passerez la nuit.

L'hôtesse eut pas fini,
La belle est tombée morte :
— Tuchez, tuchez, trompettes,
Tambours et violons,
Puisque ma mie est morte,
Ah! nous l'enterrerons!

Là où l'enterr'rons-nous?
Au jardin de son père,
Entre la rose, la rose,
La rose et la fleur des lys,
Afin qu' sa pauvre âme
S'en aille en paradis. —

Mais au bout de trois jours
Son père s'y promène :
— Bonjour, bonjour, mon père,
Bonjour vous soit donné;
J'ai fait trois jours la morte
Pour mon honneur garder!

Chanson du dépt de l'Allier, recueillie par l'Abbé Boudant en 1857. — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N, t. III, fots 292.




Au château de la Garde } *bis*
Il y a trois belles filles. }
Il y en a une plus belle
Plus belle que le jour.
Hâte-toi, capitaine,
Le duc va l'épouser.

Dedans son jardin
Suivi de [tout'] sa troupe
Il entre et il la prend
Sur son bon cheval gris
Et la conduit en croupe
Tout droit à son logis.

Aussitôt arrivée
L'hôtess' la regarde :
Ét's vous ici par force,
Par force ou par plaisir ?.....
— Au château de la Garde
Trois cavaliers m'ont pris.

Et sur ce propos-là
Le souper se prépare :
— Soupez, soupez la belle,
Soupez avec appétit.
Hâte-toi, capitaine,
Voici venir la nuit. —

Et le souper fini
La belle tombe morte ;
La belle tombe morte
Pour ne plus revenir.
Au jardin de son père
Trois cavaliers l'ont pris.

— Mes bons cavaliers,
Sonnez vos trompettes,
Puisque ma mie est morte,
Sonnez piteusement,
Nous allons dans la terre
La porter tristement. —

— Mais de nos ennemis
N'est-ce point l'avant-garde ?
Baissez la herse, baissez,
Nous nous défendrons,
Cette tour Dieu la garde,
Point ils ne la prendront.

— Sire de la Garde,
Ouvrez votre porte, ouvrez,
Votre fille est morte
Là-bas dans le vallon !
Un serpent l'a mordue
Dessous son blanc talon.

Il nous faut l'enterrer
Au jardin de son père,
Sous des rosiers blancs,
Rosiers bien fleuris
Pour mieux conduire son âme
Tout droit en paradis. —

Mais dedans le jardin
La belle ressuscite !
—Bonjour, bonjour, mon père,
Le ciel vous soit donné !
Bonjour ! j'ai fait la morte,
Pour mon honneur garder.—

Quand les rosiers blancs
Eurent fleur[e]s nouvelles:
— Allons, ma fille, allons,
Il faut vous marier.
Pauvre capitaine,
Le duc va l'épouser !

Chanson avec illustrations extraite d'une feuille volante, grand in-folio, intitulée : *La jolie fille de la Garde, chant populaire bourbonnais.* Achille Allier, à Bourbon-l'Archambault. Sans date (antérieure à 1854).
[Cette chanson semble avoir été quelque peu remaniée].

*d)* Dessous les lauriers blancs
La belle s'y promène
Blanche comme la neige
Claire comme le jour,
Par là. . . . . .
Les trois fils du roi passent,

Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche,
Lui dit : montez, la belle,
Je viens ici par force
Non point à mes plaisirs ;
Dans le jardin de mon père
Le fils du roi m'a pris....,

Où l'enterrerons-nous ?...
Dans le jardin de son père
Sous la fleur*e* de lys,
Nous prierons Dieu pour elle
Qu'ell' aille dans l' paradis.

Derrière moi, sur mon gris,
Qu'à Paris je vous mène
Voir tous ces beaux logis....

L'hôtesse la regarde,
D'un petit air lui dit :
V'nez-vous ici par force
Ou bien à vos plaisirs ?

Au bout de quelques jours
Son père alla la voir.....
Ell' se leva toute grande.....

— J'ai fait trois jours la morte
Pour garder mon honneur
J'ai fait trois jours la morte
Pour mon honneur garder.

Chanson du canton de Redon (Ille-et-Vilaine).

---

## CLXXXVI. — LA JEUNE FILLE QUI SE JETTE DANS LA MER POUR SAUVER SON HONNEUR.

*a*) An de kenta deuz a viz dû,
Pa ziskenn ar Zauzon en Dourdû

Eur plac'h iaouank o deus laëred,
Ar Varivonik zo hanved.

O deus laëred eur plac'h iaouank
Da gass gantè d'ho batimant.

Ar Varivonik a voele,
Ne gave den he c'honsolje.

Ne gave den he chonsolje,
Met ar Sauz bras, hennes a rae.

Hennes a lare doï bepret :
— Tevet, plac'hik, na voelit ket.

Vit ho puez ne golfet ket,
Vit hoc'h henor, ne laran ket !

— Autron ar Sauz, din leveret,
Da bet amâ 'vin oblijed ?

— Din va unan, dam fot a gamp,
Dam mortoloded po devo c'hoant.

Dam mortoloded p'o devo c'hoant;
A zo anê unan ha kant! —

Ar Varivonik a lare
Enni he hunan, eno neuze :

— Itron Varia hag an Drindet!
Pe me n'em veuin, pe na rin ket?

Sellit ouzin, guerc'hez Vari,
Ne c'houlan ket hoc'h offanci! —

Deus he Doue e deuz sentet
Var he fenn er mor eo n'em dauled.

Kri vije 'r galon na voelje
Antronoz en treiz neb a vije,

Nag o veled holl dud ar vro
Bodenned en dro d'ar c'horf maro,

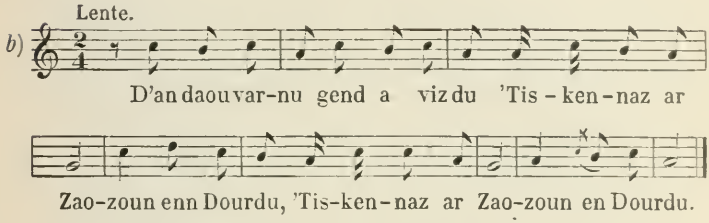
Ar plac'h iaouank en eur c'haros,
O vont d'enterri d'he paros.

*Traduction.* — Le premier jour de novembre, quand les Saxons sont descendus au Dourduff, ils ont enlevé une jeune fille dont le nom était Marie-Yvonne. Ils ont enlevé une jeune fille pour l'emmener à leur navire. La Marie-Yvonne pleurait et ne trouvait personne qui la consolât. Elle ne trouvait personne qui la consolât, sauf le grand Saxon (le capitaine) qui l'essayait. Il lui redisait sans cesse : allons, jeune fille, ne pleurez pas. Votre vie, vous ne la perdrez pas, votre honneur, c'est autre chose. — Messire Saxon, dites-moi, à combien ici serai-je soumise? — A moi d'abord, à mon valet de chambre, puis à mes marins, quand bon leur semblera, il y en a cent et un!

Marie-Yvonne disait en ce moment en elle-même : Sainte Vierge Marie! et vous Trinité! Dois-je me noyer, ou ne le dois-je pas? Regardez-moi, Vierge Marie, je ne veux pas vous offenser! — Elle a obéi à son Dieu et la tête la première, elle s'est jetée dans les flots!

Dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré, le lendemain, sur la grève, en voyant tous les gens du pays assemblés autour du cadavre de la jeune fille qu'on plaçait sur un char pour l'aller enterrer à sa paroisse !

Chanson bretonne du pays de Tréguier, recueillie en 1855 par M. LEJEAN. — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. II, f^os 376.




1. D'ann daou var-n-ugend a viz du
'Tiskennaz ar Zaozoun en Dour-du. (*bis*)

2. En Dour-du pa'z int diskennet
Eur plac'hik koant ho deuz laeret. (*bis*)

3. O deuz laeret eur plac'h iaouank
Da gas gant-ho d'ho batimant. (*bis*)

4. Ar plac'hik-ma hi a oéle,
Ar vartoloded a c'hoarze : (*bis*)

5. — Tavit, plac'hik, ne goélet ket,
Evit ho puez ne gollot ket ; (*bis*)

6. Evit ho puez ne gollot ket.
Mez hoc'h enor d'eoc'h ne lavarann ket. (*bis*)

7. — Guelloc'h eo ganein mervel mil gueach
Evit koll va enor eur veach ; (*bis*)

8. Rag ann enor eur veach kollet,
He c'haout da brenan ne c'haller ket. (*bis*)

9. Aotrou'nn Anglé, mar d-ann ganeoc'h,
Abiou ti va zad n'em c'hasit ket. (*bis*)

10. — Abiou ti ho tad eviot kaset,
Panefe gand aoun da vea guelet. — (*bis*)

11. Pa edo e vont var ann hent bras,
He zad hag he mam a renkontras. (*bis*)

12. — Bonjour va mam, bonjour va zad,
Ne veloc'h mui va, daoulagat. (*bis*)

13. Adieu kerent ha mignonnet,
Adieu breudeur ha c'hoarézet ! — (*bis*)

14. D'ar mestr al lestr eo 'n em rekomandet.

15. D'ar mestr al lestr, d'ann den a vor,
Ha d'ar c'hontremestr d'he zikour. (*bis*)

16. — Debonjour d'eoc'h ha da dud ho kranp
Ha da gemend zo en ho patimant. (*bis*)

17. Da gemend zo en ho patimant,
Ar pez a ouzoun ez euz en enni tri c'hant. — (*bis*)

18. Digant ar mestr al lestr he deuz goulenet
Mont var ar pont bras da bourmen. (*bis*)

19. Var ar pont bras pa edo e vonet
Var he fenn er mor e'nem daolet (*bis*)

20. Var he fenn her mor e'nem daolet, (*bis*).
Daou beskik bian 'deuz he zavetet. (*bis*)

21. Beb a groaz arc'hant en ho c'herc'hen
A zevas Marivonik d'ar gourlen (*bis*)

22. Pa'z a ann avel 'barz e nord,
'Tigas Marivonik d'ar bord ; (*bis*)

23. Pa'z a ann avel 'barz en traon,
'Tigas Marivonik da geradraon ; (*bis*)

24. Pa'z a ann avel 'barz 'n hi bis
'Tigas Marivonik d'ann ilis. (*bis*)

25. Er gear pa'z eo erruet
He zad hag he mam de deveus guelet. (*bis*)

26. — Bonjour va mam, bonjour va zad.
Setu me errued er gear (*bis*)

27. Setu me er gear erruet,
Va emor ganin n'eo ket kollet (*bis*)

28. Va enor ganin n'eo ket kollet,
An despet d'ar vartolodet ! — (*bis*)

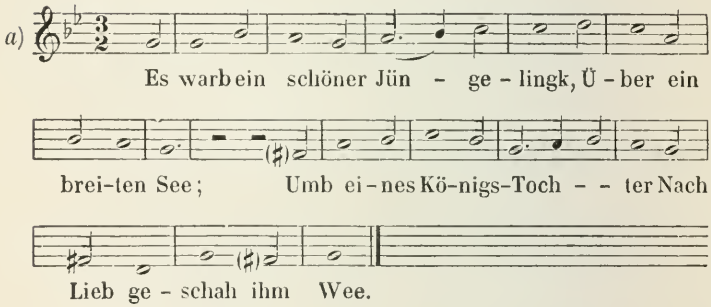
*Traduction.* — 1. Le vingt-deux novembre — Les Anglais descendirent dans le Dour-duff. — 2. Dans le Dour-duff quand ils sont descendus, — Une jolie fille ils ont volée. — 3. Ils ont volé une jeune fille — Pour l'emmener avec eux dans leur bâtiment. — 4. Cette fillette, elle pleurait ; — Les matelots riaient : — 5. — Taisez-vous, fillette, ne pleurez pas, — Pour votre vie, vous ne la perdrez pas ; — 6. Pour votre vie, vous ne la perdrez pas ; — Mais votre honneur à vous je ne dis pas. — 7. — J'aime mieux mourir cent fois — Que de perdre mon honneur une fois ; — 8. Car l'honneur une fois perdu, — On ne peut le trouver à acheter. — 9. Monsieur l'Anglais, si je vais avec vous, — Ne me menez pas près de chez mon père. — 10. — Près de chez votre père vous serez menée — N'était la peur d'être vus. — 11. Comme elle allait sur le grand chemin, — Son père et sa mère elle rencontra. — 12. Bonjour ma mère, bonjour mon père, — Vous ne verrez plus mes yeux. — 13. Adieu parents et amis, — Adieu frères et sœurs ! — 14. Au maître du vaisseau elle s'est recommandée. — 15. Au maître du vaisseau, à l'homme de mer, — Et au contre-maître, pour l'aider. — 16. — Bonjour à vous et aux hommes de votre chambre, — Et à tous ceux qui sont dans votre bâtiment ; — 17. A tous ceux qui sont dans votre bâtiment ; — Autant que je sache, il y en a trois cents. — 18. Au maître du navire elle a demandé — A aller sur le grand pont se promener. — 19. Sur le grand pont comme elle allait, — Sur sa tête dans la mer elle s'est jetée. — 20. Sur sa tête dans la mer elle s'est jetée. — Deux petits poissons l'ont sauvée. — 21. Chacun avait une croix d'argent au cou. — Ils levèrent Marivonik vers les débris qui bordent les flots. — 22. Comme le vent souffle au nord, — Il amène Marivonik sur le bord ; — 23. Comme le vent souffle en

bas, — Il amène Marivonik à Keradraon. — 24. Comme le vent souffle en bise, — Il amène Marivonik à l'église. — 25. A la maison quand elle est arrivée, — Son père et sa mère elle a vus. — 26. — Bonjour ma mère, bonjour mon père, — Me voici arrivée à la maison. — 27. Me voici à la maison arrivée, — Mon honneur n'est pas perdu. — 28. Mon honneur par moi n'est pas perdu, — Malgré les matelots ! —

Chanson bretonne de Lesneven (Finistère), recueillie en octobre 1886.

---

## CLXXXVII. — HÉRO ET LÉANDRE ou LE FLAMBEAU D'AMOUR ou L'AMANT NOYÉ.




Es warb ein schœner Jüngelingk
Ueber ein breiten See;
Umb eines Kœnigs-Tochter,
Nach Lieb geschach im Wee.

Ach Elslein, lieber Bule,
Wie gern ich bei dir!
So fliessen zwei tiefe Wasser
Wol zwischen mir und dir!

G. Forster, *Frischen Liedlein II.* Nürnberg, 1540, n° 49. (Chanson reproduite par F. M. Boerme, *Altdeutsches Liederbuch*, Leipzig, 1877, p. 94.)

b)

C'é-tait un' jeun' fill' de quinze ans, Et quel-que

cho-se da-van-ta-ge. Son pèr' l'a mis' dans

u-ne tour, De peur qu'elle au-rait fait l'a-mour.

C'était un' jeun' fill' de quinze ans
Et quelque chose davantage,
Son pèr' l'a mis' dans une tour
De peur qu'elle aurait fait l'amour. } *bis.*

Son cher amant qui était par là
Baissait les yeux baignés de larmes :
— Si je savais où est la tour,
Bell', j'irais te voir tous les jours. } *bis.*

— Mon cher amant, si vous venez,
Je mettrai flambeau pour enseigne ;
Quand l'flambeau s'ra-t-allumé
Il sera temps d' vous approcher. — } *bis.*

Entre les onze heures et minuit
Le beau flambeau s'allume.....

..... L'amant a cherché jusqu'au jour
Sans pouvoir trouver le pied de la tour. } *bis.*

Environ les cinq heures du matin
La belle a mis la tête en fenêtre ;
Ell' regardait du haut en bas,
Ell' voit son amant au trépas ! } *bis.*

— Avec la point' de mes ciseaux
Je perçerai un' de mes veines,
Je laisserai mon sang couler

Pour sauver la vie de mon bien-aimé,
Je laisserai couler mon sang
Pour sauver la vie de mon cher amant.

Chanson des environs de Lorient (Morbihan), recueillie en 1879.

1er Couplet.

b) Qui veut ou-ïr u-ne chanson, Cel-le de la bel-le Mar-gue-ri-te; Son pèr' lui fit fair' u-ne tour C'est pour le res-tant de ses jours.

2e Couplet.

La bel-le j'i-rai vous voir Mais je crains fort vo-tre pè-re. Mon beau ga-lant, si vous ve-nez, Je met-trai flambeau pour en-sei-gne; Aus-si-tôt qu'il s'al-lu-me-ra, Je vous prie d'a-vancer-le pas.

Qui veut ouïr une chanson,
Celle de la belle Marguerite?
Son père lui fit faire une tour
C'est pour le restant de ses jours.

— La belle, j'irai vous voir,
Mais je crains fort votre père.
— Mon biau galant, si vous venez,
Je mettrai flambeau pour enseigne ;
Aussitôt qu'il s'allumera,
Je vous prie d'avancer le pas. —

Lorsqu'est v'nu su l'heure de minuit
Ce biau flambeau d'amour s'allume.
Regarde en haut, regarde en bas,
Voyant ton ami z'au trépas ;
Regarde en bas, regarde en haut,
Voyant ton ami z'au tombeau.

— O mère, ô mère, cruelle mère,
Père malfaisant, mère malfaisante,
Tu lui as ravi l'âme du corps
Et à présent le voilà mort !

Si n' fallait qu'une pinte de mon sang
Pour le tirer de dans la peine,
Avec la pointe de mes ciseaux,
Oh ! je me piquerais les veines,
Je me les piquerais si fort
Que le sang coulerait d'abord.

Je m'en irai dedans le bois
Faire comme la tourterelle,
Lorsqu'elle a perdu son ami,
Sur la plus haut' branch' du bois
S'en va mouri.

Chanson du Nivernais et du Bourbonnais, recueillie par M. GEORGE DE SOULTRAIT, en 1857. — *Poés. pop. de la Fr.* Mss. de la B. N., t. III, f^os 204.

*d*)

A Toulouso y a uno filletto
Que n'a perdut soun bel ami ;
Elle s'en bay lou loun de l'aygue
Beyre se lou besiot beni.

— O matelot qué sès su l'aygue
N'auriot pas bis moun bel ami?

— Nani certo, djouineto fillo,
You nou l'ay bis ni counégut.

— Moun bel amy ès de bel couneyse
Es abilla d'un belours gris
Bésés-lou abal, djouno filleto,
Qu'ès d'en la mès, qu'ès corps fini.

— O matelot, mettez m'o terro
I boli ana end'el mouri.
— Nou farès pas, djouneto fillo,
Lou meritas pas de mouri;
Meritas d'estre courounado
Et pourta la flour de lys.

*Traduction.* — A Toulouse il y a une fillette qui a perdu son bel ami. — Elle s'en va le long de l'eau, voir si elle le voyait venir. — O matelot, qui es sur l'eau, n'aurais-tu pas vu mon bel ami ? — Nenni, certes, jeune fillette, je ne l'ai vu ni connu. — Mon bel ami est beau à connaître, il est habillé de velours gris. — Voyez-le là-bas, jeune fille, qui est dans la mer, corps sans vie. — O matelot, mettez-moi à terre, je veux aller avec lui mourir. — Ne le faites pas, jeune fille, vous ne méritez pas de mourir ; — Vous méritez d'être couronnée et de porter les fleurs de lys.

Chanson du Périgord, recueillie en 1854, par M. de Gourgues. — *Poés. pop. de la Fr.*, Mss. de la B. N., t. III, f^os 220.

[Je pense que cette chanson incomplète se rapporte au thème de *Héro et Léandre*. Comparez les versions flamandes et scandinaves que je publierai prochainement.]

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES[1]

## DU TOME III


| | Numéro des chansons | Pages |
|---|---|---|
| Ah! Jacques, si je meurs. . . . . | CLXXVIII *c*) | 7 |
| Allons au bois, charmante brune. . . . . | CLXXIX *a*) | 10 |
| Ameme meî, Donna Lombarda . . . . . | CLXXIX *b*) | 11 |
| An de kenta deuz a viz dû . . . . . , . . . . . | CLXXXVI *a*) | 63 |
| A Toulouso y a uno filletto . . . . . | CLXXXVII *d*) | 71 |
| Au château de Chantelle . . . . . | CLXXXV *b*) | 59 |
| Au château de la Garde. . . . . | CLXXXV *c*) | 61 |
| C'est le conte de fils Louis . . . . . | CLXXXIII *f*) | 40 |
| C'était une jeune fille de quinze ans. . . . . | CLXXXVII *b*) | 69 |
| C'était une nourrice . . . . . | CLXXX *a*) | 15 |
| D'ann daou var-n-ugend a viz du . . . . . | CLXXXVI *b*) | 65 |
| Donna Lombarda, perché nu 'mm' ami? . . . . . | CLXXIX *d*) | 14 et 15 |
| De la guerro deis aganaous . . . . . | CLXXXIII *h*) | 45 |
| Dessous les lauriers blancs . . . . . | CLXXXV *d*) | 62 |
| Es warb ein schœner Jüngelingk . . . . . | CLXXXVII *a*) | 68 |
| Héro et Léandre . . . . . | CLXXXVII | 68 |
| Herr Peder han rider, grönnen Lund. . . . . | CLXXXIII *j*) | 49 |
| Il était trois petits enfants. . . . . | CLXXVII *b*) | 3 et 4 |
| Je sais une complainte . . . . . | CLXXVIII *a*) | 5 |
| L'Amant noyé. . . . . | CLXXXVI | 68 |
| L'Anneau de la fille tuée dans le bois . . . . . | CLXXXIV | 55 |
| L'Arnaud l'Infant tourno dau camp . . . . . | CLXXXIII | 41 |
| L'enfant au berceau parle pour dénoncer un crime. | CLXXIX | 10 |
| La dame enlevée par les Tsiganes. . . . . | CLXXXI | 20 |
| La femme a qui on veut cacher la mort de son mari. | CLXXXIII | 32 |


1 Les titres des chansons sont imprimés en petites capitales. Le premier vers de chaque chanson est imprimé en romain.

| | | |
|---|---|---|
| La fille qui fait trois jours la morte pour son honneur garder | CLXXXV | 58 |
| La jeune fille qui se jette dans la mer pour sauver son honneur | CLXXXVII | 63 |
| La mère ressuscitée par Jésus-Christ | CLXXVIII | 5 |
| La nourrice qui trouve son nourrisson mort | CLXXX | 15 |
| Le Comte damné pour n'avoir pas payé ses serviteurs. | CLXXXII | 26 |
| Le flambeau d'amour | CLXXXVII | 68 |
| Le retour du mari mortellement blessé | CLXXXIII | 32 |
| Les trois enfants ressuscités par saint Nicolas | CLXXVII | 1 |
| Lou rei a 'no nourriço | CLXXX *b*) | 16 |
| Lou rei n'a 'no nouriço | CLXXX *d*) | 19 |
| Lou rei a una nourissa | CLXXX *c*) | 18 |
| Perché nu' mm' àmi, Donna Lombarda | CLXXIX *c*) | 13 |
| Quand Renaud de la guerre revint | CLXXXIII *a*) | 32 |
| Quand Renaud de la guerre vint Portant ses tripes dans ses mains | CLXXXIII *b*) | 34 |
| Quand Renaud de la guerre vint Portant ses tripes dans sa main | CLXXXIII *c* et *d*) | 36-37 |
| Quand Renaud de la guerre vint Portant ses tripes à la main | CLXXXIII *c*) | 39 |
| Qui veut ouïr une chanson | CLXXXVII *c*) | 70 |
| Qui veut savoir complainte? | CLXXVIII | 6 |
| Renaud | CLXXXIII | 32 |
| Ridder Olle rider ud saa vide | CLXXXIII *k*) | 52 |
| Saint Nicolas avait trois enfants | CLXXVII *a*) | 1 |
| Si n'hi ha una dona | CLXXXIII *i*) | 47 |
| The Gypsies came to our Lord's gate | CLXXXI *a*) | 20 |
| There were seven Gipsies in a gang, | CLXXXI *l*) | 21 |
| Tota sola feu la vetlla | CLXXXII *a* et *b*) | 26-31 |
| Tres garçouns venien de l'Espagna | CLXXXVII *a*) | 55 |
| Où sont les rosiers blancs | CLXXXV *a*) | 58 |

# ERRATA

Page 2, dans le dernier couplet, 3e vers, lire : *a ajouté le plus petit.* Le mot *petit* ne doit pas être répété.

Page 4, ligne 5 de la mélodie, le *mi* de la deuxième mesure doit être lié au *mi croche* de la troisième. Au lieu de *il é-ta-it* lisez *il é-tait*, ces trois syllabes placées sous les trois dernières notes.

Fin du Tome III.

CHARTRES. — IMPRIMERIE GARNIER

M
1732
R65R4
t.3

Rolland, Eugène
Recueil de chansons
popularies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 09 11 02 016 3